

Revue de presse au 14 mars 2018

INFLAMMATION  
DU VERBE VIVRE

texte et mise en scène **Wajdi Mouawad**

# Au Mexique, la scène artistique française fait sa révolution

PAR Mathieu Dejean - 28/10/17 13h59

Page 1/2

Pendant 19 jours, 300 artistes français ont présenté leurs créations au Festival Cervantino, au Mexique, où la France était l'invitée d'honneur. Reportage.



Le 21 octobre, le Collectif Porte 27 présente "La Caida" ("La Chute") à Guanajuato (photo : Alfredo Durante/IFAL)

Pendant 19 jours, 300 artistes français ont présenté leurs créations au Festival Cervantino, au Mexique, où la France était l'invitée d'honneur. Reportage. La vénérable église San Roque, érigée en 1726 sur la place du même nom, à Guanajuato (Mexique), semble contempler la scène d'un air interdit. Au pied de ses murs couleur ocre, sur un tatami noir entouré d'une foule compacte, un spectacle pour le moins profane perturbe la quiétude habituelle de cette ville coloniale, classée au patrimoine mondiale de l'humanité. Matthieu Gary et Sidney Pin, jeunes circassiens membres du collectif Porte 27, tombent lourdement – et parfois de haut – l'un après l'autre sur la surface rectangulaire collée aux pavés. L'impact de leurs corps sur le sol résonne, suscitant les éclats de rire et les regards compassionnels du public mexicain. Ce 21 octobre, en plein cœur du Festival Cervantino, le plus grand d'Amérique latine, où la France est l'invitée d'honneur, les deux acrobates s'interrogent à voix haute, et en liant le geste à la parole, sur la gravité. Mais à la différence de Newton, ils ne mesurent pas ses effets sur une pomme, mais sur leurs propres masses corporelles, dans un spectacle éloquent baptisé Chute !.

Le résultat est à la fois drôle, physiquement spectaculaire et pas dénué de sens : résister à la loi de gravitation s'avère un bon moyen de se rendre la vie plus agréable, suggèrent-ils. Comme pour souligner qu'en chacun de nous réside un potentiel réfractaire, une propension au soulèvement, qui n'est peut-être au départ qu'un vague souci d'anti-conformisme. Ça tombe bien : pour sa 45e édition, le Cervantino – nommé ainsi en hommage à Miguel de Cervantès – a choisi pour thème les révolutions (à l'occasion des cent ans de la révolution russe, notamment). Du 11 au 29 octobre, quelques 300 représentants de la scène artistique française, tous domaines confondus – cirque, danse, théâtre, poésie, musique classique et contemporaine –, s'en sont donnés à cœur joie.

## Un esprit rebelle et pluridisciplinaire au Cervantino

Successivement, sous le patronage de la statue du Pípila - un mineur local qui a participé à l'insurrection pour l'indépendance du Mexique en 1810 -, l'Ircam (Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique, fondé par Pierre Boulez) donne un concert sur La Grève d'Eisenstein, Joël Pommerat présente sa pièce sur la révolution française, Ça ira (1). Fin de Louis, tandis que le quartette Les Pléiades et Les Cris de Paris produisent un spectacle original sur le thème des révolutions esthétiques, Scandale !.

Les 500 000 visiteurs du festival - soit quatre fois la ville et son agglomération - avaient le choix entre trente spectacles d'une programmation française particulièrement dense, grâce au soutien de l'Institut français (IF), de l'ambassade de France au Mexique et de la Spedidam (Société de perception et de distribution des droits des artistes-interprètes). «Il y avait déjà un tropisme français lors des éditions précédentes, en raison de la francophilie de Marcela Diaz [directrice du festival, anciennement directrice de sa programmation, ndlr] et de Jorge Volpi [l'ancien directeur du festival, ndlr]. Cette fois-ci, le volume est délirant», constate Raphaël Meltz, programmateur de la sélection française, qui compte 21 compagnies.

«Pluridisciplinaire», le Cervantino permet aux artistes de «rayonner par la suite en Amérique Latine, un territoire important pour la circulation des arts vivants», souligne la directrice générale de l'IF, Anne Tallineau. L'heureux destin de la pièce Clôture de l'amour, de Pascal Rambert, traduite en onze langues et jouée dans une dizaine de pays, témoigne de l'importance de la notoriété des artistes à l'étranger. Pour la première fois, celle-ci était présentée à Guanajuato ce 20 octobre. Pascal Rambert, défenseur de «l'idée qu'il n'y a pas de différence entre l'art et la vie», est arrivé sur scène comme nous l'avons rencontré quelques heures plus tôt, le même livre à la main. «A chaque fois que j'ai joué dans mes pièces, j'ai toujours été dans un rapport de performance, nous confie-t-il. Pour Clôture de l'amour, je réécrit le texte presque en direct.» Une manière formelle de faire la révolution.

Entre l'art et la vie, les influences sont réciproques

Entre ces deux pôles – l'art et la vie –, les influences sont réciproques, et produisent aussi leurs étincelles politiques. En témoignent les pièces de Wajdi Mouawad, Les Larmes d'Œdipe et Inflammation du verbe vivre, présentées au Théâtre Cervantès. Dans la première, Œdipe et sa fille Antigone sont confrontés aux émeutes en Grèce, suite à l'assassinat par la police d'Andreas Grigopoulos, un adolescent de 15 ans, dans le quartier d'Exarchia en 2008. Le dramaturge mexicain Hugo Arrebillaga avait adapté ce texte pour faire référence aux 43 étudiants disparus d'Iguala, dans l'Etat du Guerrero. Face à la ministre de la Culture, Françoise Nyssen, dont c'était le premier déplacement hors-Europe, le directeur du Théâtre de la Colline a salué ce geste, sans lequel son texte n'aurait pas atteint avec la même flamme le cœur du Mexique : «Dans un pays où on tue les jeunes, la question de la jeunesse se pose de manière très tragique».

Dans Inflammation du verbe vivre, inspirée de Philoctète de Sophocle, il se tourne également vers la jeunesse grecque, qui refuse de trahir ses rêves, malgré l'austérité qui brise son destin. Le metteur en scène fait ainsi témoigner en vidéo les jeunes «Néoptolème» d'aujourd'hui. Leurs mots claquent sur les riffs de guitare torturés d'une reprise de Guns of Brixton, l'hymne insurrectionnel des Clash.

## La France invitée au Festival international Cervantino au Mexique

par Dossier de presse



Le Festival international Cervantino, le plus important festival d'Amérique latine, met à l'honneur pour sa 45e édition tous les arts vivants de l'Hexagone, avec le soutien de l'Ambassade de France au Mexique et de l'Institut français. Pendant 18 jours, du 11 au 29 octobre 2017, près de 300 artistes proposent une trentaine de spectacles différents durant le festival, dont plus de la moitié seront présentés ensuite dans d'autres villes du Mexique.

Le Festival international Cervantino est le moment-phare de l'année culturelle mexicaine. Il rassemble chaque année 3 000 artistes, 400 activités et 500 000 visiteurs. Festival pluridisciplinaire, il met à l'honneur tous les arts vivants dans la ville de Guanajuato, à 5 heures au nord de Mexico, puis dans un second temps dans la capitale et dans d'autres villes du pays.

Du mercredi 11 au dimanche 29 octobre 2017, il met la France à l'honneur, ainsi que le thème choisi pour cette édition, « Révolutions ».

### THÉÂTRE

Joël Pommerat (« Ça ira (1) Fin de Louis »),  
Wajdi Mouawad (« Inflammation du verbe vivre » et « Les larmes d'OEdipe »),  
Pascal Rambert (« Clôture de l'Amour »)  
et Benjamin Lazar (« Les Fables de la Fontaine »).



## Wajdi Mouawad: "'Des mourants' és el final d'una investigació sobre el llenguatge teatral"

L'autor libanès torna a BCN com a actor, director i autor amb un díptic sobre la vida i la mort inspirat en la mitologia grega

Marta Cervera

Dijous, 20/07/2017 | Actualitzat el 21/07/2017 a les 18:39 CEST

Han passat set anys des que **Wajdi Mouawad** (Dair al-Qamar, 1968) va crear 'Seuls', espectacle unipersonal protagonitzat per l'autor i director libanès creador de l'aclamada trilogia formada per 'Litoral', 'Incendis' i 'Boscós'. Avui torna en solitari al Lliure amb 'Inflammation du verbe vivre', obra que es completa amb 'Les larmes d'Oedipe', escenificada per tres actors una hora després, la mateixa nit. En totes dues –englobades en el títol comú de '**Des mourants**'– utilitza la mitologia grega per reflexionar sobre els eterns dilemes de la nostra societat.

### –¿D'on sorgeix 'Des mourants'?

–Volia que l'espectador pogués viatjar, la mateixa nit, a dues obres en què els personatges s'enfronten de forma directa a la mort. Seuls, creat l'any 2008, em va portar a realitzar espectacles d'una manera diferent. Va ser el principi d'una recerca formal. Vaig començar a investigar amb el vídeo, els sons i els decorats com si fossin elements d'escriptura. Abans els utilitzava només com una cosa decorativa per envoltar el text i l'actor, però a partir de 'Seuls' vaig començar a crear una polifonia d'escriptures a partir de diferents elements.

Lliure de 'Filoctetes', de Sòfocles. Com a 'Seuls', estic sol en escena, amb la diferència que aquí tinc una pantalla on es projecta una pel·lícula. Durant dues hores interactuo contínuament amb la pantalla, per establir una relació entre ficció i realitat, un dels temes d'aquesta obra sobre un home que ha perdut de vista el sentit de l'existència. Creu que els morts poden ajudar-lo i, com Ulisses, inicia un viatge. Mor, però només una mica, per poder fer preguntes als morts. Però quan passa a l'altre costat descobreix una cosa inesperada.

### –¿Què representa l'altra part del díptic, 'Les larmes d'Oedipe'?

–És la cara oposada d' 'Inflammation du verbe vivre'. Escènica és completament diferent. Els actors es mouen rere una pantalla, com ombres xineses. Aquesta peça va sorgir arran d'una cosa que va passar a Grècia mentre filmava imatges per a 'Inflammation': la policia va matar un jove manifestant durant les protestes per la crisi. El cas va inflamar Grècia i em va impactar. ¿Què diria un heroi grec sobre això? ¿Què passa quan l'Estat polític es torna cec respecte als seus ciutadans? I això em va portar a Èdip. ¿Què diria ell respecte a la mort d'aquest jove? L'obra ofereix un diàleg entre els dos personatges. És una lenta agonia explicada a través d'un llenguatge on la paraula té un pes enorme, una espècie d'oratori a tres veus, més musical i menys espectacular que 'Inflammation'.

### –¿Què va suposar aquest viatge a Grècia, per a vostè?

–M'ha afectat de forma molt profunda. M'ha servit per constatar que realment hi ha una Europa del sud, amb la qual m'identifico, i una altra del nord, on em sento estranger. Tots els exilis que he viscut m'havien fet creure que, al final, no importa tant on ets. Aquest viatge, no obstant, m'ha permès reconèixer que hi ha coses en la cultura que sí que influeixen en un.

### –¿Ha canviat la seva manera de fer teatre des que viu a França i dirigeix un teatre a París?

–Quan vivia al Quebec, la meua manera de treballar estava influenciada pels Estats Units i les sèries de televisió. Ara és més abstracta, més depurada. També hi ha afectat la meua escriptura, que ara és menys lírica.

### –¿Quin és el seu pròxim rept?

–Em retrobare amb una epopeia amb molts personatges que intenten conciliar la seva petita història particular amb l'esdevenir d'una pregunta ¿Com convius amb l'enemic? Contràriament a tot el que he fet fins ara, he sentit la necessitat de respectar la llengua original dels personatges. En aquesta història cap personatge parla en francès. He escrit en francès, com sempre faig, però he hagut de traduir-la a l'hebreu, l'alemany, l'àrab i l'anglès i comptar amb actors que s'expressin en aquests idiomes.

## « Inflammation du verbe vivre » d'après « Philoctète » de Sophocle mise en scène Wajdi Mouawad (2016)

Publié le ~~18 mai 2017~~ ~~18 mai 2017~~ par **Jean-Michel Potiron**



Que tente Wajdi Mouawad dans son spectacle « Inflammation du verbe vivre » d'après « Philoctète » de Sophocle ?

Même si cela peut paraître pompeux de le dire ainsi, d'être (parmi d'autres) (à l'instar de ses précédents spectacles) un continuateur d'Euripide, de Sophocle, d'Eschyle, autrement dit un auteur metteur en scène antique d'aujourd'hui, non à la manière par exemple de Sarah Kane (« L'amour de Phèdre ») ou à celle de Krzysztof Warlikowski, qui sont respectivement une auteure et un metteur en scène (magistraux) qui « divisent », mais un auteur metteur en scène qui rassemble, autrement dit : auteur metteur en scène antique d'aujourd'hui fé-dé-ra-teur.

Certes, la tentative peut paraître parfois pêcher par trop de « simplisme » (« Philoctète expliqué pour les nuls ») ou de « caricature » (lorsque par exemple le spectacle s'épanche sur la première cause de mortalité chez les jeunes aujourd'hui : le suicide), mais la démarche n'en est pas moins louable, et courageuse. Pour fédérer (et se faire comprendre du plus grand nombre), le théâtre antique lui-même n'usait parfois pas moins de lignes de forces « réductrices ».

Wajdi Mouawad est un récitant, un conteur, un raconteur (il le revendique ainsi). La langue (le verbe et la poésie) délivre. En mettant ses pas dans ceux de ses grands prédécesseurs, il aspire à porter à son tour cette Parole fédératrice et émancipatrice.

Par les entrelacs qu'il tisse avec la vidéo, se faisant également magicien et réalisateur d'effets spéciaux, il nous invite à retrouver notre âme « d'enfants ».

Avec humour et autodérision souvent, le procédé très ingénieux (à la mode d'Ulysse) permet à l'auteur-metteur en scène-interprète de crever l'écran, de passer de vie à trépas, de visiter l'Hadès, de parler aux Morts, de rencontrer Louise Labé, Jorge Luis Borges, Zeus, Athéna... et de quérir les réponses aux questions qui le tourmentent : la vie vaut-elle d'être vécue ? Que signifie le verbe vivre ?

Actuellement à **La Filature, Scène nationale – Mulhouse** (<https://www.facebook.com/LaFilature.Mulhouse/?fref=mentions>).

avec Dimitris Kranias, Wajdi Mouawad ; texte Wajdi Mouawad, publié aux éditions Leméac-Actes Sud-Papiers, librement inspiré de Philoctète de Sophocle, mise en scène : Wajdi Mouawad assisté d'Alain Roy, assistante à la mise en scène tournée : Valérie Nègre ; dramaturgie : Charlotte Farcet ; scénographie : Emmanuel Clolus, musiques originales : Michael Jon Fink ; réalisation sonore : Michel Maurer ; lumières : Sébastien Pirmet ; costumes : Emmanuelle Thomas ; son, régie son : Jérémie Morizeau ; plateau : Marion Denier, Magid El Hassouni ; régie plateau : Marion Denier ; machiniste : Thomas Jourden ; régie lumières : Gilles Thomain ; régie vidéo : Olivier Petitgas ; image, son, montage : Wajdi Mouawad ; fixing : Adéa Guillot, Ilia Papaspyrou ; traductions : Françoise Arvanitis ; assistance image, traductions : Vassilis Doganis ; assistance montage vidéo : Dominique Daviet.

Production : **La Colline – Théâtre National** (<https://www.facebook.com/lacollinetheatrenational/?fref=mentions>) ; Coproduction : Au Carré de l'Hypoténuse-France ; Abé Carré Cé Carré-Québec compagnies de création ; Mons 2015-Capitale Européenne de la Culture ; **Theatre Royal, Namur**. (<https://www.facebook.com/pages/Theatre-Royal-Namur/247894541989063?fref=mentions>) ; **Le Manège Mons** (<https://www.facebook.com/pages/Le-Man%C3%A8ge-Mons/193700203993570?fref=mentions>) ; **Le Grand T** (<https://www.facebook.com/TheatreLeGrandT/?fref=mentions>) Nantes théâtre de Loire-Atlantique.



## « L'humain reste la réponse à toute forme de terreur »

**L'Archipel. Pari tenu, Wajdi Mouawad a monté les sept pièces de Sophocle, les deux dernières dans le diptyque des mourants présenté la semaine passée à Perpignan.**

**A**veuglement et révélation sont au cœur du travail de ce magnifique artiste, enfant du Liban, adolescent de France, installé au Québec : « J'avais 23 ans lorsqu'un ami m'a conseillé de lire les Grecs. Ce qui m'a frappé chez Sophocle, c'est son obsession à montrer comment le tragique tombe sur celui qui, aveuglé par lui-même ne voit pas sa démesure. »

*Inflammation du verbe vivre* et *Les larmes d'Edipe* deux pièces librement inspirées de Philoctète et d'Edipe à Colone de Sophocle, deux spectacles riches, fruits d'un théâtre maîtrisé et personnel. Les pièces de Sophocle ont une force et une pureté indéniables qui les rendent universelles. La singularité de l'œuvre de Wajdi Mouawad tient à son aisance à mettre en résonance son histoire individuelle, voire intime, avec les enjeux supérieurs des sujets qu'il aborde. Sa réécriture personnelle s'ancre forcément dans notre société actuelle.

**Inflammation du verbe vivre (en matinée)**



Une oeuvre interactive d'images et de jeux scéniques.

L'auteur, metteur en scène et acteur, nous donne là une claque, avec sa force d'écriture et de création. Il va nous entraîner, à partir de la table de travail de son équipe (théâtre dans le théâtre) et après le décès de son traducteur Robert Davreu qui le prive de texte, vers la Grèce à la recherche des Anciens. Il arrive dans un aéroport abandonné, une voix lui indique qu'un taxi l'attend qui l'emmènera au bord de la mer, dans des ruines habitées par des chiens errants. C'est un film interactif avec des images de Grèce qui ne manquent ni de poésie ni d'étrangeté, tournées par Wajdi lui-même, l'écran étant régulièrement traversé par l'acteur. Alors nous plongeons au cœur de l'Hadès et atteignons l'intime en partant sur les traces de dieux déçus. Wahid vient chercher conseil dans le monde des morts. Il effectue un judicieux parallèle entre Philoctète, personnage abandonné par Ulysse, et son double qui cherche à avancer malgré le décès de Davreu. Entre l'antiquité et l'actualité, les vivants et les morts, un questionnement



L'acteur, metteur en scène, Wajdi Mouawad.

existentiel se met en place. Des passages bluffants et millimétrés de la scène à la vidéo avec des sortes de trompe-l'œil incroyables. L'auteur-metteur en scène se fragilise et nous touche avec sincérité : « On devient adulte quand on trahit ses rêves. » Peut-être quelques longueurs, peut-être trop d'images, mais quelle veine fulgurante, quel torrent créatif qui nous envahit et nous submerge parfois !

**Les larmes d'Edipe (en soirée)**

La proposition artistique est raide : un dispositif de distanciation au moyen d'un écran qu'animent des ombres chinoises. Le public est entièrement plongé dans le noir, observant ces silhouettes qu'éclaire juste une lueur rouge d'intensité variable émanant au loin d'une Athènes à feu et à sang. La scène se joue au cœur d'un théâtre, ce lieu de recueil et de culte des hommes, où Edipe et Antigone trouvent refuge sur le chemin de leur interminable pénitence. On est à la fin de la vie d'Edipe. Dans le même temps, à Athènes, un autre être se meurt sur un lit d'hôpital : Alexandros Grigoriou, un adolescent de quinze ans touché par balle lors d'affrontements avec la police dans le quartier d'Exarcheia. De violentes émeutes font rage dans le centre d'Athènes. On est en 2008.

Qu'est-ce qu'une tragédie ? Qu'est-ce qui fait que siècle après siècle la mémoire est comme effacée ? Pourquoi l'homme s'enlise-t-il inlassablement dans les mêmes catastrophes auto-crées ? Comment porter la parole des morts aux vivants ? Ce dernier questionnement est le centre du nœud dramatique. Car les mythes ont un sens bien au-delà de l'histoire et du récit que l'on peut en faire. Ils en disent très long sur les questions profondes qui ont traversé et traversent encore l'humanité. Et c'est ce sens-là que Wajdi Mouawad est allé chercher.

« Le monde croit voir et ne cesse de se crever les yeux ».

Jacques Pumaréda

La mythologies d'Edipe révélée en ombres chinoises.





## INFLAMMATION DU VERBE VIVRE

Librement inspiré de Philoctète de Sophocle / Premier volet du diptyque Des Mourants avec Dimitris Kranias le chauffeur de taxi / Wajdi Mouawad Wahid  
PASS à 30€ pour les deux spectacles ( quel que soient les jours de représentation )

Dans cet étonnant road-movie, Wajdi devient Wahid, impuissant à créer, qui part en quête de sens à sa vie, via la recherche de philoctète. une pièce qui prend la forme d'un film en interaction avec le plateau.

Le deuil et l'ébranlement comme matière à création ; pour faire de situations impossibles un lieu de guérison. Un solo... Devenir fou, non pas pour fuir la réalité, mais au contraire, tenter de résister.

Retourner aux sources, physiquement et métaphoriquement. S'autoriser à errer dans la création comme à vagabonder en Grèce, dériver dans deux mondes au bord de la chute. Un film... Et en hommage à l'ami disparu, partir en quête de Philoctète et des héros antiques. Et au fil de son voyage, y rencontrer les âmes abandonnées, y entendre les chiens qui hurlent, y croiser les dieux... pour finalement retrouver le goût de vivre et l'envie de poésie. Réapprendre à parler, à inventer les mots nouveaux pour faire rire et pleurer morts et vivants. WAJDI MOUAWAD

Type manifestation :  
Culturelle

Catégorie :  
Spectacle

Thème manifestation :  
Théâtre

Adresse :  
THEATRE DE L'ARCHIPEL  
Avenue du Général Leclerc  
Le Grenat



## Une terne réactivation du mythe d'Oedipe à la Colline



Une vieille voix éraillée, dans le noir, rappelle le rôle d'Œdipe : ses déterminations, ses souffrances ses ultimes abnégations. Sur quelques notes de guitare, se brosse le tableau d'un héros dément, résigné, plein d'une lugubre sérénité qui le rend lucide, voire acerbe. Puis le public est ébloui par la lumière qui l'aveugle. Une bourrasque concentre l'attention sur la scène : Antigone guide son père comme une sphinge. On assiste longtemps à un spectacle minimaliste : des jeux d'ombres réduisent les comédiens à leur gestuelle derrière un voile. Wadji Mouawad fait le choix d'une représentation à vocation méditative, qui tente le pari audacieux d'un dialogue entre les personnages et le présent. Il s'agit de construire une fresque païenne à valeur incantatoire. Le tableau est sacralisé par la disposition d'un rideau en front de scène, qui fait des comédiens des ombres statufiées.

La représentation procède d'une conjonction d'époques, mais le spectacle reste statique. Ses moments clés sont bien mis en valeur par d'amples et efficaces jeux de lumière. Les grands épisodes de la vie d'Œdipe sont mis en relations avec des événements contemporains dramatiques qui se déroulent en Grèce (présentés de façon générique et symbolique à travers la blessure potentiellement mortelle d'un jeune homme). Les situations inextricables et les solutions impossibles sont mises en écho, à travers une écriture un peu prosaïque pour sa vocation mythique. Le texte cède parfois à quelque naïveté. C'est que, souscrivant à la tentation de l'explicitation, Wadji Mouawad risque de scléroser l'imagination : au terme de la verbalisation, on s'expose à ne plus rencontrer que de bonnes intentions. Lors du final les effets d'éclairage font des personnages immobiles et solennels comme une présence dans un tableau hyperréaliste qui ne porte plus son sens. Il reste une tentative méritoire, certes foncièrement imparfaite, d'un passeur contemporain de mythes.

**Christophe Giolito**

## LE SALON LITTÉRAIRE

Page 2/2

salon-litteraire.linternaute.com  
Pays : France  
Dynamisme : 8

*Les Larmes d'Œdipe*, d'après Sophocle.

texte et mise en scène Wajdi Mouawad

Avec Jérôme Billy, Charlotte Farcet, Patrick Le Mauff

Assistant à la mise en scène : Alain Roy ; assistante à la mise en scène en tournée : Valérie Nègre ; compositions chantées originales : Jérôme Billy ; scénographie : Emmanuel Clolus ; lumières : Sébastien Pirmet ; musiques originales : Michael Jon Fink ; réalisation sonore : Michel Maurer ; costumes : Emmanuelle Thomas ; son : Jérémie Morizeau ; plateau : Marion Denier et Magid el-Hassouni.

A La Colline 15, rue Malte#Brun 75020 Paris 01 44 62 52 52 <http://www.digitick.com/index-css5-colline-pg1.html>

Du 23 mars au 2 avril 2017, du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30.

Production : La Colline, en coproduction avec Au Carré de l'Hypoténuse-France, Abé Carré Cé Carré-Québec compagnies de création, Le Grand T théâtre de Loire-Atlantique, Mons 2015 – Capitale européenne de la culture, Mars-Mons arts de la scène, Théâtre Royal de Namur avec le soutien de l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes et du Château des Ducs de Bretagne.

Tournée

Le spectacle a été créé le 28 juin 2015 à Mons 2015 - Capitale européenne de la culture, dans le cadre de l'intégrale des 7 tragédies de Sophocle.

Des Mourants (Inflammation du verbe vivre et Les larmes d'Oedipe, d'après Sophocle)

- Le Grand T – théâtre de Loire-Atlantique, Nantes, du 14 au 20 octobre 2016
- Centro Dramático Nacional-Valle Inclán, Madrid, du 28 au 30 octobre 2016
- La Filature – scène nationale, Mulhouse, les 24 et 25 novembre 2016
- Théâtre de Caen les 15 et 16 mars 2017
- L'Archipel – scène nationale, Perpignan, du 4 au 6 mai 2017

Édition : Le texte *Les Larmes d'Œdipe* a paru aux éditions Leméac / Actes Sud-Papiers en avril 2016.

### COMMUNIQUÉ DE PRESSE

## THÉÂTRE DE L'ARCHIPEL



Théâtre LE THÉÂTRE DE WAJDI MOUAWAD

*Diptyques des Mourants*

**INFLAMMATION DU VERBE VIVRE**

jeudi 04 mai – 19h

samedi 06 mai – 16h30

Le Grenat | tarif de 10€ à 22€ | 2h20

&

**LES LARMES D'OEDIPE**

vendredi 05 mai – 20h30

samedi 06 mai – 20h30

Le Grenat | tarif de 10€ à 22€ | 1h45

Depuis toujours intimement nourri par les textes grecs pour ses propres spectacles, Wajdi Mouawad remonte ici à la source en explorant l'œuvre tragique de Sophocle au travers du diptyque *Des Mourants* d'après *Philoctète* et *Œdipe à Colone*, avec deux spectacles proposés au TDA du 04 au 06 mai prochains *Inflammation du verbe vivre* et *Les Larmes d'Œdipe*. Un évènement à ne pas manquer !

Wajdi Mouawad, dramaturge, metteur en scène, écrivain, cinéaste et comédien d'origine libanaise ayant vécu son enfance en France et au Québec, est reconnu comme l'un des grands auteurs de théâtre d'aujourd'hui. Le succès de ses précédentes créations, vous avez découvert à Perpignan *Seuls* et *Sœurs* en mars 2015, l'a révélé auprès du public du TDA. Wajdi Mouawad a été de 2014 à 2017, artiste accompagné du TDA.

Il y a eu *Des Femmes et Des Héros*. S'avancent les dernières pièces du puzzle de Mouawad consacré à l'œuvre de Sophocle : *Inflammation du verbe vivre*, inspiré de l'histoire de Philoctète, et *Les larmes d'Œdipe*, créé à partir d'*Œdipe à Colone*. Ces pièces achèveront le cycle initié par l'artiste, autour de figures qui pourraient réinventer votre vision de la tragédie.

**INFLAMMATION DU VERBE VIVRE**

jeudi 04 mai – 19h et samedi 06 mai – 16h30

***Diptyque Des Mourants* – 1ère partie**

Dans cet étonnant road-movie, Wajdi devient Wahid, impuissant à créer, qui part en quête de sens à sa vie, via la recherche de Philoctète. Une pièce qui prend la forme d'un film en interaction avec le plateau.

**LES LARMES D'OEDIPE**

vendredi 05 mai – 20h30 et samedi 06 mai – 20h30

***Diptyque Des Mourants* – 2nde partie**

W. Mouawad nous propose ici de pénétrer dans le ventre du monde pour tenter d'en ressortir plus humains et plus au fait de soi-même. L'occasion pour l'auteur et metteur en scène de questionner à nouveau ce qui fait, aujourd'hui et de tout temps, notre humanité. Wajdi Mouawad poursuit sa recherche formelle d'un théâtre toujours renouvelé et surprenant.



## Évasions



>Perpignan

### **Diptyques des Mourants / Wajdi Mouawad**

Du théâtre librement inspiré des Grecs au TDA

Wajdi Mouawad, dramaturge, metteur en scène, écrivain, cinéaste et comédien d'origine libanaise ayant vécu son enfance en France et au Québec, est reconnu comme l'un des grands auteurs de théâtre d'aujourd'hui. Il remonte ici à la source et propose les derniers volets de l'œuvre tragique complète de Sophocle...

Première partie

#### **Inflammation du verbe Vivre**

**Jeudi 4 mai à 19h et samedi 6 mai à 16h30 au Grenat**

Librement inspiré de Philoctète de Sophocle

Premier volet du diptyque des Mourants avec Dimitris Kranias le chauffeur de taxi et Wajdi Mouawad dans Wahid

Dans cet étonnant road-movie, Wajdi devient Wahid, impuissant à créer, qui part en quête de sens à sa vie, via la recherche de philoctète. Une pièce qui prend la forme d'un film en interaction avec le plateau.

Deuxième partie

#### **Les larmes d'Edipe**

**Vendredi 5 mai à 20h30 et samedi 6 mai ) 20h30 au Grenat**

Librement inspiré d'Edipe à Colones de Sophocle

Deuxième volet du diptyque des Mourants avec Jérôme Billy le Coryphée, Charlotte Farcet : Antigone et Patrick le Mauff : Edipe.

Wajdi Mouawad nous propose ici de pénétrer dans le ventre du monde pour tenter d'en ressortir plus humains et plus au fait de soi-même. L'occasion pour l'auteur et metteur en scène de questionner à nouveau ce qui fait, aujourd'hui et de tout temps, notre humanité. Wajdi poursuit sa recherche formelle d'un théâtre toujours renouvelé et surprenant.

**Pass à 30 euros pour les deux spectacles (quel que soient les jours de représentation). Entrée individuelle : de 10 à 22 euros.**

**Renseignements et réservations au 04 68 62 62 00.**

**Locations dans vos points de vente habituels.**



www.lasemaineduroussillon.com

Pays : France

Dynamisme : 1

## Perpignan : le Théâtre de Wajdi Mouawad, un évènement à l'Archipel !



Wajdi Mouawad se réapproprié au présent deux des sept tragédies qui nous restent de Sophocle. © Pascal Gely

**Depuis toujours intimement nourri par les textes grecs pour ses propres spectacles, Wajdi Mouawad remonte ici à la source en explorant l'œuvre tragique de Sophocle au travers du diptyque Des Mourants d'après Philoctète et Œdipe à Colone, avec deux spectacles proposés au Théâtre de l'Archipel du 4 au 6 mai prochains. Inflammation du verbe vivre et Les Larmes d'Œdipe. Un évènement à ne pas manquer !**

Wajdi Mouawad, dramaturge, metteur en scène, écrivain, cinéaste et comédien d'origine libanaise ayant vécu son enfance en France et au Québec, est reconnu comme l'un des grands auteurs de théâtre d'aujourd'hui. Le succès de ses précédentes créations, vous avez découvert à Perpignan Seuls et Sœurs en mars 2015, l'a révélé auprès du public du TDA. Wajdi Mouawad a été de 2014 à 2017, artiste accompagné du Théâtre de l'Archipel.

Il y a eu Des Femmes et Des Héros. S'avancent les dernières pièces du puzzle de Mouawad consacré à l'œuvre de Sophocle : Inflammation du verbe vivre, inspiré de l'histoire de Philoctète, et Les larmes d'Œdipe, créé à partir d'Œdipe à Colone. Ces pièces achèveront le cycle initié par l'artiste, autour de figures qui pourraient réinventer votre vision de la tragédie.

> **Inflammation du verbe vivre**

**J eudi 4 mai à 19h et samedi 6 mai à 16h30**





**WAJDI MOUAWAD** a pris la direction du théâtre de La Colline à Paris en juin 2016. Ce Québécois d'origine libanaise peut désormais y déployer un projet culturel original et donner à voir un théâtre de l'introspection. Un paradoxe pour un artiste qui ne cesse de nous surprendre

# L'écriture et la création théâtrale pour racines

Artiste associé au festival d'Avignon en 2009, Wajdi Mouawad avait présenté, dans la cour d'honneur, un ensemble théâtral de 11 heures, une trilogie *Le Sang des promesses*, dont l'écriture avait commencé en 1997, à laquelle il a ajouté ensuite un quatrième opus, *Ciels*.

## La quête des origines

La jeunesse est au cœur des créations de W. Mouawad : c'est bien au moment de l'adolescence qu'il nous faut chercher quels sont nos héritages, quelle histoire et quel vécu nous sont transmis. Les jeunes héros de ce théâtre-là sont à l'image des demi-dieux grecs, ils marchent sur la trace de Sophocle, se heurtent à leur propre tragédie et recomposent leur histoire à l'issue d'une longue odyssée. Dans *Littoral*, la première pièce du *Sang des promesses*, Wilfrid cherche un endroit pour enterrer son père dans un pays en guerre ; dans *Incendies*, Jeanne et Simon creusent le silence de leur mère ; dans *Forêts*, Loup cherche à dénouer le traumatisme de l'abandon. « *J'ai l'impression d'un long voyage aux côtés d'histoires qui ont fait partie de moi, depuis des années. Chaque histoire est une personne, a un visage. (...) Sans être une suite narrative, ces histoires abondent, de manière différente et j'ose l'espérer de manière à chaque fois plus complexe et plus précise, la question de l'héritage. Celui dont on hérite et celui que l'on transmet à notre tour. Mais là, il ne s'agit pas d'un héritage conscient, il s'agit de tout ce que l'on nous transmet dans le silence, dans l'ignorance et qui pourtant déchire notre existence et broie notre destin* ». Pour W. Mouawad, la création théâtrale est un moyen de creuser la mémoire, d'interroger le passé et le réel : alors que ses pièces sont longues, assez verboses, que les échanges y sont crus et violents, le public est captif. W. Mouawad a toujours voulu raconter des histoires, mettre en mots des récits personnels à valeur universelle, pour dire l'humanité. Et c'est ce côté cathartique et la puissance de cette écriture qui subjuguent le public, même les jeunes moins habitués à ce type de spectacle vivant.

## Sur les traces du passé pour questionner le réel

Les douleurs intimes, mais aussi la richesse du vécu de W. Mouawad sont la source de son inspiration : né au Liban en 1968, il le



« Le tragique tombe sur celui qui, aveuglé par lui-même, ne voit pas sa démesure »

quitte à 10 ans pour fuir la guerre et rejoindre la France. C'est un premier déchirement, une profonde rupture dont il aura du mal à cicatriser, « *du jour au lendemain, tout ça est devenu virtuel, plus de fruits, d'animaux, de grand air, de soleil. À la place, il y avait des films, des livres, de l'art. Là, il y a une ligne de rupture entre deux mondes, entre le réel et le virtuel* ». Il découvre la littérature et les arts un peu par défaut, pour combler le vide laissé par la perte du Liban. À la perte du pays s'ajoute l'oubli de la langue maternelle, l'arabe, contribuant à la perte d'identité. Alors qu'il a finalement trouvé sa place d'adolescent en France, il doit en partir à 15 ans (la France lui refuse des papiers) et rejoint le Canada avec son frère aîné et ses parents. Il perdra sa mère, peu de temps après. Il est donc « nature » que le thème de l'exil et

l'omniprésence de la mort irriguent toute son œuvre. C'est au Québec qu'il obtient le diplôme de l'École nationale de théâtre de Montréal. Il y écrit en 1988 sa première pièce, *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes*, y fonde en 1991 sa première compagnie, « Théâtre Ô Parleur » et y dirige pendant des années le Théâtre français du Centre national des arts d'Ottawa. Auteur, metteur en scène et acteur, il apporte sur les scènes du Québec un souffle épique et une puissance narrative. C'est au Canada aussi qu'il découvre Robert Lepage pour lequel il nourrit une grande admiration, et qui lui inspire *Seuls* qu'il créera en 2008. En 1997 il crée à Montréal *Littoral*, premier volet du *Sang des promesses*, puis en 2003, *Incendies* et en 2006, *Forêts*. En 2009 à Avignon, il reprend les trois premières pièces du quatuor qu'il achève avec *Ciels*.

## Les cycles de la tragédie

Si W. Mouawad s'attache à construire des cycles, il est possible de « détacher » un opus de la tétralogie (*Incendies* a notamment donné lieu à une magnifique adaptation cinématographique de Denis Villeneuve qui a permis de faire connaître au plus grand nombre l'œuvre de W. Mouawad), mais c'est l'ensemble de l'œuvre qui lui donne son souffle épique. Les sagas Mouawadiennes savent mêler destinées particulières et histoire collective, comme dans toute tragédie : « *Revenir aux tragédies c'est revenir à ce qui a fait naître notre civilisation (...) C'est le sentiment de la révélation qui m'interpelle tout spécialement chez les Grecs et chez Sophocle en particulier... Ce qui m'a frappé chez Sophocle, c'est son obsession à montrer comment le tragique tombe sur celui qui, aveuglé*





© Jean-Louis Ferrand

par lui-même, ne voit pas sa démesure. Cela me poussait à m'interroger sur ce que je ne voyais pas de moi, sur ce que ce noir monde ne voit pas de lui, ce point aveugle qui pourrait, en se révélant, déchirer la trame de ma vie. Révélation du fou que je suis. Que serais-je devenu si j'étais resté au Liban ? Ma famille et moi étions partis avant le massacre de Sabra et Chatila en 1982, commis par des milices chrétiennes auxquelles j'avais rêvé d'appartenir dans mon enfance. Aurais-je été parmi eux ? On ne peut pas présumer de soi. Cette idée, pour ne pas dire cette conviction, depuis, n'a cessé de creuser ses ramifications poétiques et spirituelles en moi, traversant chaque histoire que j'essaie de raconter. Or, c'est sur cette notion que sont fondées les tragédies de Sophocle, s'interrogeant sur la raison de la douleur et de la violence ».

W. Mouawad n'esquive aucune douleur, ni celle de l'exil, de la perte ou même de la mort ; il poursuit sa quête avec un autre cycle qu'il nomme « domestique »... La création prend ses racines de façon lointaine chez lui, et comme cela avait été le cas pour la tétralogie, le cycle domestique prend sa source, sans qu'il en ait forcément conscience, en 2008 avec la création de *Seuls*, et se poursuit encore aujourd'hui avec *Sœurs*, un second solo, *Frères*, un duo, puis *Père et Mère* (à venir). À travers ce nouveau cycle, W. Mouawad ouvre un autre mode de travail artistique : il a notamment effectué un stage dans le service d'un neurologue, le docteur Hassan Hosseini, pour préparer des scènes de *Seuls*. « Donc la différence n'est pas dans la structure narrative, mais dans l'écriture. Avant d'écrire *Seuls*, j'ai toujours tout misé sur le texte, sur la relation entre le texte et l'acteur : c'est le texte qui dit tout, par la bouche de celui qui le dit sur scène. Le décor n'était pas important. Avec *Seuls*, c'est comme si j'avais fait éclater l'écriture en plusieurs formes : de la vidéo, du son, de la musique. Les vidéos que j'intègre, par

exemple, je ne les considère pas comme des vidéos mais comme des textes qui fonctionnent en images. Avant, j'avais une écriture monophonique. Je suis passé à une écriture polyphonique, qui complète le message du mot. » C'est lors de la scène finale de la pièce, quand la peinture inonde la scène, que l'on se souvient que W. Mouawad a également, au-delà de sa passion pour l'écriture, une formation de plasticien.

#### Créations à foison

Mouawad, artiste boulimique, est de tous les projets... Il dort peu et écrit beaucoup la nuit, notamment lorsqu'il monte une pièce. Ses textes ne sont jamais figés, la structure narrative est fixée à peu près six mois à l'avance mais le texte s'écrit au fur et à mesure des répétitions avec la participation

**« Je ne veux pas diversifier le public mais faire en sorte qu'ils se rencontrent et surtout métisser les âges »**

des acteurs. W. Mouawad a écrit une vingtaine de textes pour le théâtre, a mis en scène un opéra de Mozart à Lyon l'an passé et a écrit des romans... *Anima*, par exemple, concentre les thèmes que l'on retrouve dans son théâtre : la mort, la perte, la violence et la rédemption. Pour lui, l'art n'est pas là pour distraire, « mais pour nous inquiéter sans nous dire pour autant quoi penser. Je ne donne jamais de leçon mais de l'espoir, à côté du désespoir ».

C'est sans doute cette avidité de création et cette hyperactivité d'artiste qui ont poussé W. Mouawad à accepter de diriger la Colline en 2016. Il décline son projet comme les « quatre versants de la Colline » : au nord, l'engagement en faveur de la recherche, au sud, le soutien aux auteurs, plus importants pour lui que les metteurs en scène, à l'est la jeunesse et à l'ouest le territoire. Et dans ce projet, la jeunesse occupe une place de pre-

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

### THÉÂTRE

- « *Projet Sophocle* » : *Traduire Sophocle*, avec Robert Davreu, coll. « Apprendre », 2011.
- « *Des mourants* » : *Inflammation du verbe vivre*, 2016 ; *Les Larmes d'Œdipe*, 2016.
- « *Domestique* » : *Sœurs*, 2015 ; *Seuls*, chemin, textes et peintures, 2008.
- « *Le Sang des promesses* » : *Le Sang des Promesses*, 2009 ; *Littoral* (version révisée), 2009 ; *Incendies*, collection Babel, 2009 ; *Forêts*, collection Babel, 2009 ; *Ciels*, 2009.

### AUTRES PIÈCES

- *Temps*, 2012 ; *Journée de noces chez les Cro-magnons*, 2011 ; *Les Mains d'Edwige au moment de la naissance*, 2011 ; *Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face*, 2008 ; *Assoiffés*, 2007 ; *Willy Protogoras enfermé dans les toilettes*, 2004 ; *Rêves*, 2002.

### ROMANS

- *Anima*, Leméac, 2012 ; *Visage retrouvé*, 2002.

Les pièces de théâtre sont publiées chez Leméac, Actes Sud-Papiers ; les romans sont publiés chez Leméac, Actes Sud

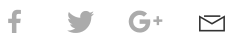
mier ordre : « *La question de l'adolescence est quelque chose qui m'est profondément intime. Dans mes 23 livres, les personnages sortent à peine de l'adolescence.* » Et W. Mouawad se souvient de sa propre jeunesse, et compte proposer aux jeunes « ce que j'aurais tant voulu qu'on me propose lorsque j'avais leur âge », travail théâtral, ateliers, etc. « *J'ai accepté (N.D.D.L. : la direction de la Colline) par intuition profonde que je pourrais faire la rencontre entre la création et ce que je peux apporter au public, aux jeunes en particulier (...). Je ne veux pas diversifier le public mais faire en sorte qu'ils se rencontrent et surtout métisser les âges.* »

W. Mouawad pose un regard inquiet sur le sort que l'on réserve à notre jeunesse et, en juin 2016 lors d'une interview, il confiera : « *une des choses qui me heurtent le plus en ce moment, c'est la manière dont on traite la jeunesse. Ce qui s'est passé avec les Nuits debout, ce qui a essayé de se vivre là. (...) J'y vois de la part des intellectuels du mépris, et le refus d'accepter qu'une jeunesse, qu'on considère inapte à la pensée, tente une révolution à sa manière, et qu'on ne l'accepte pas. Chaque époque essaie d'inventer une manière d'assassiner sa jeunesse. Aujourd'hui, on leur fait peur, on les traumatise. Je suis frappé par le fait que lorsqu'on rencontre des adolescents, quand on leur demande ce qui les inquiète, ils répondent avec des réponses d'adultes. (...) On écrase les adolescents avec une sorte de frayeur (...) la possibilité de rêver s'effondre.* » Un rêve auquel W. Mouawad, jeune ou adulte, ne renonce pas.

(1) Toutes les citations du texte sont de W. Mouawad.

Rubrique réalisée par Véronique Ponvert





Lire le journal numérique

Nathalie LECORNU-BAERT

**La scène caennaise accueille, pour deux soirs, Wajdi Mouawad. Auteur contemporain et directeur du théâtre national de la Colline, il vient présenter deux de ses dernières œuvres.**

**Trois questions à...**

**Patrick Foll**, directeur du théâtre de Caen.

**Pourquoi inviter Wajdi Mouawad au théâtre de Caen ?**

Récemment nommé à la tête du théâtre national de la Colline à Paris, spécialisé dans l'écriture contemporaine, Wajdi Mouawad est une personnalité importante de la francophonie. Né au Liban, formé au Québec, culturellement, il vient d'ailleurs. C'est également un auteur prolifique, dont l'intégrale des œuvres a été publiée par les éditions Actes sud. Il a notamment travaillé sur les questions de l'héritage et de la transmission. Or jusqu'à présent, il n'y avait pas eu véritablement d'occasion de le convier ici. Notamment parce que l'écriture contemporaine n'est pas vraiment le registre du théâtre de Caen. Or en revisitant comme il l'a fait deux pièces de Sophocle, il s'inscrit totalement dans notre programmation.

**C'est donc le bon projet au bon moment ?**

Tout à fait ! Après *Orfeo* des Arts florissants, puis *Songes et métamorphoses* de Guillaume Vincent, ce temps fort consacré à Wajdi Mouawad et son travail sur Sophocle est en totale résonance. C'est aussi intéressant de constater combien ces textes ne restent pas sous cloche : leur universalité interroge l'humanité, ils traversent le temps. Wajdi Mouawad fait partie de ces auteurs qui s'emparent de ces textes et les remettent dans leur temps. C'est également la force de ces outils théâtraux qui nourrissent l'opéra !

**Que vient-il présenter ?**

Wajdi Mouawad a entamé voici cinq ans, un travail sur les sept tragédies de Sophocle, remontant à sa façon et par cycle, ces mythes fondateurs, à la lumière du monde d'aujourd'hui. Après les femmes, puis les héros, il vient de boucler son œuvre sur les discours des mourants. « Inflammation du verbe Vivre », est inspiré de « Philoctète » : Wajdi Mouawad évoque le mythe d'Orphée, se glissant dans la peau d'un metteur en scène partant à la recherche de son ami décédé, traducteur de Sophocle. Dans *Les larmes d'Œdipe*, c'est la Grèce actuelle qui est mise en lumière, une ville en colère, comme dans Œdipe à Colone.

**Mercredi 15 mars**, à 20 h, « Inflammation du verbe Vivre » (durée 2 h 20) ; **jeudi 16 mars**, à 20 h, « Les larmes d'Œdipe » (durée 1 h 45), tarif de 10 à 38 € pour les deux soirs (de 8 à 26 € par soirée). Renseignements au 02 31 30 48 00.

caen.fr  
Pays : France  
Dynamisme : 14

## Spectacle "Inflammation du verbe vivre"

Le mercredi 15 mars 2017 de 20h00 à 22h20 théâtre Tarif C de 8 à 26 € / Tarif E : de 10 à 38 € Théâtre de Caen



Le 15 mars, un spectacle d'après Sophocle de Wajdi Mouawad  
Dans *Inflammation du verbe vivre*, Wajdi Mouawad se met lui-même en scène en partant du constat qu'après le décès de son ami Robert Davreu, traducteur de Sophocle, il n'a plus la matière pour continuer. Il interprète le personnage de Wahid, la quarantaine, auteur et metteur en scène de théâtre. À l'image d'Orphée où le metteur en scène part en quête du sujet de sa pièce, prêt à y laisser la vie pour pénétrer le monde des morts, Wahid voyage en taxi à la recherche de son ami Davreu. Dans cette descente dans le monde des enfers, il rencontre d'autres amis, des animaux, des objets, des héros antiques et des dieux, tous tombés très bas, pour finalement retrouver le goût de vivre et l'envie de poésie, pour réapprendre à parler, à inventer les mots nouveaux pour faire rire et pleurer morts et vivants. (©PascalGély)

### Informations

Genre(s)	théâtre
Tarif	Tarif C de 8 à 26 € / Tarif E : de 10 à 38 €
Lieu(x)	Théâtre de Caen
Accès handicapé	oui
Public	tout public
Thématique(s)	Culture



Chroniques / Spectacle vivant / Pascaline Vallée

# Revoir ses classiques

Pascaline Vallée

« Il n'existe absolument aucune reprise », écrivait Søren Kierkegaard dans *La Reprise*. Le théologien danois se désolait par cette phrase du fait que la magie d'une représentation ne puisse jamais se renouveler. Même si une troupe entend rejouer le plus fidèlement possible une œuvre, celle-ci ne sera jamais exactement la même. Les changements de lieu, de public, de contexte personnel et général, sans compter la patine du souvenir, empêchent de savourer une pièce à l'identique une seconde fois, et même la meilleure des reconstitutions ne fera jamais remonter dans le temps. Est-ce un mal ? Trois spectacles récents montrent qu'au-delà de l'hommage, reprendre une œuvre sur scène est souvent l'occasion de mettre en perspective les classiques et de traiter avec pertinence de l'époque contemporaine.

## Molière marathon

Fin septembre, Le Quai d'Angers accueillait une version originale de quatre pièces de Molière<sup>1</sup>, dirigée par Gwénaél Morin et basée sur l'expérience menée par Antoine Vitez à la fin des années 1970 avec une troupe de jeunes comédiens sortis du conservatoire. Fidèle au désir de Vitez d'inventer

une forme inédite et puissante, Gwénaél Morin repousse lui aussi l'idée de « dépolissage » des classiques, rejetée par son prédécesseur parce qu'elle contient « l'idée que les œuvres seraient intactes, luisantes, polies, belles, sous une couche de poussière, et qu'en ôtant cette poussière, on les retrouverait dans leur intégrité originelle. Alors que les œuvres du passé sont des architectures brisées, des galions engloutis, et nous les ramenons à la lumière par morceaux, sans jamais les reconstituer, car de toute façon l'usage en est perdu, mais en fabriquant, avec les morceaux, d'autres choses. [...] Le dépolissage, c'est la restauration. Notre travail à nous est tout au contraire de montrer les fractures du temps<sup>2</sup>. »

Pour se défaire du poids de l'histoire du théâtre, Gwénaél Morin met une nouvelle fois la scène à nu. Pas de décors, si ce n'est une chaise ou une table. Pas de costumes, si ce n'est un drap ou une ceinture. Tout ou presque repose sur le jeu des comédiens, qui ont reçu leurs rôles de manière aléatoire. Chacun et chacune doit puiser en lui ou elle les ressources pour jouer différents traits de caractère, de l'ingénuité d'Agnès à la perfidie de Tartuffe en passant par les multiples facettes de Don Juan. Détachés de leur époque et de leur genre, les vices que Molière a voulu représenter sur scène sont réactualisés.



Les Molières de Vitez par Gwénaél Morin © Photo Pierre Grosbois





Les Larmes d'Œdipe d'après Sophocle, texte et mise en scène Wajdi Mouawad © Photo Pascal Gely

On sait depuis 2009 et le Théâtre permanent, expérimenté aux Laboratoires d'Aubervilliers, que le marathon scénique ne fait pas peur à Gwénaél Morin. Des jours durant, lui, ses comédiens et des amateurs y avaient disséqué et restitué des pièces classiques, dont *Tartuffe*.

Ici, Molière le vénérable devient machine à fournir du jeu pour neuf jeunes comédiens fraîchement sortis du conservatoire régional d'art dramatique de Lyon, qui s'emparent du texte avec le côté fiévreux et grivois de leur âge. Plongés dans cette masse imposante, ils prennent au pied de la lettre des tournures désuètes, s'appliquant à la dic-ti-on, ne s'interdisant pas de sortir du cadre de la pièce. Dans l'acte III de *L'École des femmes*, Arnolphe rappe ainsi son monologue, tandis qu'Horace débite le sien à toute vitesse. Les comédiens transforment en prouesse ou en jeu les moments qui auraient pu être les plus difficiles, pour eux comme pour le public. Inclus dans le spectacle comme contemporain des comédiens, celui-ci se confronte au texte comme eux et dispose même, s'il le souhaite, d'une version papier, affichée à l'extérieur et disponible à l'entrée.

## Sophocle au présent

Dans les deux spectacles qui constituent *Des mourants*, donné en octobre au Grand T<sup>3</sup>, Wajdi Mouawad semble quant à lui avoir pris au mot Antonin Artaud qui, dans *Le Théâtre et son double*, statuait : « On doit en finir avec cette idée des chefs-d'œuvre réservés à une soi-disant élite, et que la foule ne comprend pas [...]. Si par exemple la foule actuelle ne comprend plus *Œdipe-Roi*, j'oserai dire que c'est

la faute à *Œdipe-Roi* et non à la foule. » Au plus près du présent, l'auteur et metteur en scène propose deux interprétations libres de tragédies grecques, *Philoctète* (devenue *Inflammation du verbe vivre*) et *Œdipe à Colone* (devenue *Les Larmes d'Œdipe*). Radicalement différentes dans leur forme, elles sont reliées par le récit, qui prend racine dans un fait bien réel, la mort du poète et traducteur Robert Davreu, chargé de traduire les textes de Sophocle.

Les préoccupations personnelles de l'auteur, tout comme la réalité de la Grèce contemporaine et ce qu'elle contient de suicides d'adolescents, de violence et de pauvreté, s'intègrent au monument en ruine que constitue la pièce de Sophocle. « La Grèce est pleine de Philoctète abandonnés sur une île parce qu'ils hurlaient trop », assure Lefteris, le chauffeur de taxi, à Wahid, personnage principal d'*Inflammation du verbe vivre*.

« Ce qui m'a frappé chez Sophocle, écrit Wajdi Mouawad dans sa note d'intention, c'est son obsession à montrer comment le tragique tombe sur celui qui, aveuglé par lui-même, ne voit pas sa démesure. Cela me poussait à m'interroger sur ce que je ne voyais pas de moi, sur ce que notre monde ne voit pas de lui, ce point aveugle qui pourrait, en se révélant, déchirer la trame de ma vie. » Avec *Des mourants*, il porte un autre regard sur le monde contemporain. Grâce à une ingénieuse mise en scène, son personnage interagit avec des images vidéo et entraîne le spectateur au cœur d'une Grèce devenue métaphore de l'Enfer. Le théâtre, comme le rappelle Wajdi Mouawad par la bouche de Wahid, reprend par ce geste son rôle originel de miroir, « où l'humain pouvait contempler sa douleur et celle de son époque, un endroit d'où l'on voit ».



*Inflammation du verbe vivre*, texte et mise en scène de Wajdi Mouawad. © Photo Pascal Géty.





*Rain*, chorégraphie d'Anne Teresa De Keersmaeker © Photo Anne Van Aerschot

## Devenir un classique

Au théâtre de Saint-Nazaire, on a pu assister mi-novembre à un autre genre de reprise. Au programme, *Rain*<sup>1</sup>, une œuvre phare d'Anne Teresa De Keersmaeker, créée en 2001 et entrée au répertoire du Ballet de l'Opéra de Paris en 2011. Devenue emblématique de la danse contemporaine, la chorégraphe flamande a marqué les esprits avec *Fase*, *Four Movements to the Music of Steve Reich* en 1982, puis l'année suivante avec *Rosas danst Rosas*, qui donnera son nom à sa compagnie. Une vingtaine d'années plus tard, *Rain* synthétise les recherches de cette période sur une danse composée en canon et en contrepoints, en lien étroit avec une autre partition de Steve Reich, *Music for 18 Musicians*.

Comme dans nombre de ses pièces, le rapport entre danse et musique est au cœur des mouvements. Bascules, changements de rythme... Les gestes souvent simples et mécaniques se démultiplient. Sans temps mort, les dix danseurs évoluent, comme portés par les forces naturelles. Construite avec une minutie toute mathématique, *Rain* dégage pourtant une forte impression de liberté. Les corps se croisent, se répondent, se quittent et se retrouvent, n'évoluant jamais en masse mais se transmettant sans cesse une énergie contagieuse. Par périodes, deux personnes ou plus dansent ensemble sans pour autant faire tout à fait les mêmes gestes, donnant ainsi l'effet d'un organisme, organisé et vivant.

Bien que quelques pièces entrent au répertoire du Ballet de l'Opéra de Paris et que d'autres fassent l'objet d'hommages, la danse moderne et contemporaine est peu coutumière de la reprise. Assemblément complexe de gestes et d'émotions, son système de notation a connu un développement plus lent et moins partagé que celui de la musique ou du théâtre. Son histoire commence pourtant à s'écrire, facilitée par l'archivage vidéo ou par quelques rétrospectives et réinterprétations. Mais la survivance d'une danse au-delà du corps qui l'a fait naître pose encore bien des questions. Au-delà de l'œuvre, chaque reprise rappelle en filigrane le caractère éphémère de la représentation et, à travers elle, du présent.

1 *Les Molière de Vitez* de Gwenaél Morin du 27 septembre au 8 octobre 2016, Le Quai Angers

2 Antoine Vitez « Marge 1 Mettre en scène aujourd'hui. Des classiques (I) » échange avec Danielle Kaiserbruger *Dialectiques*, n° 14, été 1976

3 *Des mourants* de Wajdi Mouawad du 14 au 20 octobre 2016 au Grand T. Nantes

4 *Rain* chorégraphie d'Anne Teresa De Keersmaeker, les 16 et 17 novembre 2016 au théâtre de Saint Nazaire



# WAJDI MOUAWAD PAR LUI-MÊME

## TRÈS CHÈRE GINETTE,

Voulant faire en sorte que le théâtre soit un lieu de rassemblement, un lieu où les idées puissent naître et prendre leur essor, un lieu formidable pour que puisse encore exister une certaine idée de l'humanité, une humanité qui ne soit pas celle du juge et du bourreau, mais celle du créateur, il est essentiel que la liberté soit défendue à tout prix.

Liberté : définition sommaire

a. La liberté étant ici, à la fois, une manière de réfléchir et de faire les choses, et une sensation intrinsèque qui habite l'individu, et qui ne dépend que de lui. Cette manière de faire et cette sensation s'appuient sur la volonté de l'individu ; une volonté qui prend sa source dans sa réflexion profonde dans la manière qu'il a de comprendre l'humanité à travers la douleur, la souffrance, la peine, l'amour, la mort et la beauté. C'est à travers la compréhension que l'individu a des événements catastrophiques de sa vie, mis en lumière par la lecture des grands textes, éclairés par tous ceux qui sont venus avant lui, que peut s'édifier en lui une idée du monde, une idée qui deviendra, par la fidélité qu'il lui voue, gage de sa liberté.

b. La liberté procède donc des idées et de leur cheminement à l'intérieur de l'individu. Or, il est impossible d'édifier un système de pensée qui ne puisse pas tenir compte de l'existence de l'Autre. Puisque nous vivons en communauté. L'Autre étant, ici, celui qui est totalement et entièrement autre. Celui qui est en face. Qui n'est pas nous. L'altérité ici prend une figure absolue. En aucun cas l'Autre ne peut nous appartenir, ni en partie ni au complet. Et c'est parce que l'Autre est totalement autre que nous pouvons comprendre même l'idée de la liberté. Cela s'impose autant aux individus entre eux qu'aux groupes d'individus entre eux. La liberté n'a de sens que dans la mesure où nous sommes plusieurs, dans la mesure donc où nous avons à réfléchir sur la manière de vivre ensemble.

Car c'est par l'Autre, par celui qui est en face de nous, par son visage, par l'existence même de son être, que notre liberté peut s'édifier, puisque toute notre vie est régie par notre rapport à l'Autre. Être libre veut dire par conséquent être intègre avec ses idées, dans un monde où l'Autre est non seulement le rappel de nos limites, mais où il devient aussi notre sauveur, notre allié principal, dans la conquête de nous-mêmes.

Toute la philosophie et la pertinence de l'article premier de la Charte des droits de l'Homme repose sur cette idée de l'Autre. C'est avant tout parce que la liberté existe pour l'Autre, qu'alors seulement elle peut exister pour soi. Ce premier article ne peut exister pour soi AVANT qu'il n'existe pour l'autre. Car alors on est dans la dictature. L'humanité ne peut donc pas survivre sans une confiance aveugle en l'Autre. En ce sens, je crois fondamentalement à cette grande idée de se sauver en sauvant l'Autre, que celui qui cherchera à gagner sa vie, la perdra, et celui qui perdra sa vie, la gagnera, qu'il y a en ce sens, véritablement, une façon de gagner qui est de perdre. [...]

*Extrait de Lettre  
à Ginette de  
Wajdi Mouawad  
paru dans le n°1  
de Frictions,  
Théâtres-  
Ecritures,  
automne-hiver  
1999.*



## LETTRE D'AMOUR D'UN JEUNE GARÇON (QUI EN D'AUTRES CIRCONSTANCES EUT ÉTÉ POÈTE, MAIS QUI FUT POSEUR DE BOMBES) À SA MÈRE MORTE DEPUIS PEU

Depuis ta mort, c'est pareil. Rien ne change. Je ne sais toujours pas où aller ! Je ne sais pas où dormir. Hier, j'ai réussi, sans me faire prendre, à tuer, par derrière, deux soldats. L'un d'eux, avant de mourir, m'a demandé mon âge. J'ai dit : « J'ai quinze ans, et je suis très vieux, comme les enfants de mon âge ! » Et je l'ai achevé en lui cassant le cou sous la roue de la meule. Pour la faire bouger, j'ai dû cogner la tête du mulet pour qu'il avance. Les copains du soldat sont là, ils m'ont poursuivi, je leur ai échappé, mais ils veulent me tuer parce que je suis du camp ennemi ! Mais je saurai les descendre en premier ! Je les emmerde ! Si tu pouvais voir, ma mère, comme je sais tirer de mon arme. Si tu pouvais entendre comme je crie bien. Et puisque seule la boucherie a le droit de parole, tu aurais pu, si tu avais été là, entendre comme je parle bien ! Comme je parle bien la langue de ma douleur, celle du sang et de la haine, ma langue paternelle. On me dit partout : « Va ailleurs poser tes bombes ». Mais moi je hurle de rire car la seule bombe que je porte, je la porte dans ma tête. Un jour, elle explosera et elle m'emportera loin, loin de cette terre qui noie mon enfance dans la vieillesse du sang. Mais, à tous ceux-là qui me verront partir, je peux leur assurer qu'à cet instant sublime où mon cœur s'éteindra, en refermant les yeux pour la dernière fois, j'aurais sur mes paupières blanches la face hideuse de tous ceux que j'aurais tant voulu oublier, ces menteurs qui ont assuré à ma tête d'enfant le bonheur de vivre sur cette terre énorme. Hier, on m'a dit : « Pourquoi portes-tu une telle colère ? D'où vient-tu ? Je leur ai dit que je n'étais pas méchant, que je suis, moi aussi, né du ventre d'une femme. Je leur ai dit que j'aurais voulu être le fils d'un loup sauvage, je n'aurais pas été si méchant. Ils m'ont dit : « D'où viens-tu, de quel pays ? » J'ai dit : « Mon pays n'est pas grand, c'est un jardin où mon père cultivait des fruits et des légumes qu'il montrait fièrement à nos voisins. Je remercie mon père de m'avoir permis, quelquefois, de bûcher la terre de ce petit jardin, de bûcher la terre de mon enfance. Je remercie mon père de m'avoir permis

a  
c

aussi de cueillir des pommes de terre, des concombres, du persil, de la coriandre, des épis de maïs. Je remercie mon père de m'avoir appris comment arroser, sans les noyer, les fleurs et les herbes délicates. Grâce à lui, j'ai pu pleurer lorsqu'une bombe est venue tout déraciner. Avec un souffle de soufre, il ne restait plus rien qu'un grand trou noir. « Le jardin, le jardin » j'avais crié, et mon père s'était jeté sur moi, moi qui courais, courais, il s'était jeté sur moi pour m'empêcher de me jeter à mon tour dans les flammes et brûler moi aussi avec les tomates, les courgettes et les aubergines. « Reste ici, reste ici » hurlait mon père. « Il n'y a plus de jardin ». Longtemps je suis resté dans ses bras, tremblant, grelottant. Mon père me disait tout bas : « La bombe est tombée, demeure caché, ne regarde pas, ne regarde pas. » Mais je ne l'écoutais plus qu'à moitié. Dans ses bras, j'ai pleuré, j'ai longtemps pleuré... Pleuré ce qui allait devenir le plus grand chagrin de ma vie. Le chagrin inconsolable de ma vie.

[...]

*Extrait du texte paru dans son intégralité dans Frictions, Théâtres-Écritures, n°6, hiver 2002-2003.*



## LETTRE OUVERTE AUX GENS DE MON ÂGE

Désormais, c'est avec la conscience de notre propre mort qu'il nous faudra nous parler. Alors, je vous écris, vous qui avez mon âge, pour nous poser une question simple : comment allons-nous faire pour nous parler lorsque personne ne nous a appris à véritablement le faire ? Lorsque aucune pensée publique ne s'élève pour s'imposer et nous permettre d'agir. Sartre, Malraux, Camus, Dumont ont été pour nos parents ce qu'aucun d'entre eux n'est pour nous. (Ou peut-être est-ce nous qui sommes trop paresseux pour les entendre ?) Il y a dix ans, nous avions vingt ans, et nous découvrons le plaisir de nous retrouver, et nous philosophions avec la joie de ceux qui découvrent les mots, convaincus que nous allions être appelés à rejoindre l'agora des idées. Nous sommes nés à la fin de la guerre du Viêt Nam et nous nous sommes éveillés avec la guerre du Liban, puis celle de l'Irak contre l'Irak. Notre pensée a été dépassée par la guerre des Malouines et puis nous avons senti la nécessité de prendre la parole avec la guerre en ex-Yougoslavie. Les charniers du Rwanda ont été le relais de la guerre du Golfe et ont précédé les hécatombes du Kosovo. Nous n'avons encore rien compris aux massacres en Algérie et personne ne nous a parlé du Tibet et très peu de la Somalie. Nous sommes devenus adultes avec le début de l'Intifada de septembre 2000 et notre innocence a éclaté contre le récif de septembre 2001. Nous avons 30 ans et nous avons certainement quelque chose à dire. Mais quoi ? Un nombre incalculable de groupes s'organise pour marcher ou pour discuter, cela a certainement une indéniable valeur morale mais cela ne semble pas avoir une action intérieure significative. La naïveté de ces démarches est belle. Mais elle n'est pas suffisante. Pourtant la masse démographique ne cesse d'augmenter, or cette somme d'individus semble perdre de plus en plus de sa force, ne devenant que l'instrument figé de la démocratie, une démocratie qui parvient de moins en moins à se faire entendre puisque les États n'ont plus charge du citoyen, mais charge de la valeur marchande de chacun de nous. Le sens de l'art et la philosophie est ailleurs, mais aujourd'hui que nous avons 30 ans, nous voyons bien qu'au fond de chacun, un doute subsiste : et si la joie que nous éprouvions lorsque, à 20 ans, nous tentions de dire le monde, était fondée sur un leurre ?

[ ]

J'écris aux gens de mon âge, à tous ceux qui, comme moi, sont dénués de têtes et s'en vont au hasard. L'Histoire avec une grande hache s'est dressée au cœur de nos vies. Face à elle, nous ne sommes armés que de nos bons sentiments. Mais l'Histoire se rit de nos minutes de silence et de nos marches. L'Histoire nous dit qu'il est trop tard pour les symboles. Il aurait fallu y penser avant. Les symboles ont été sacrifiés sur l'autel du néo-libéralisme et de ses mirages de modernisme. Ce qui arrive n'est pas imputable seulement à la génération de nos parents, mais il est évident que le mouvement général de cette génération n'a rien arrangé et nous met aujourd'hui un pied dans le charnier. Il ne s'agit pas ici d'accuser, ni de trouver des coupables, ni de remettre la faute entre les mains de qui que ce soit, mais de parler, de manière sensible, emotive, de la confusion dans laquelle nous sommes, lorsque à 30 ans nous regardons le monde et que nous nous trouvons dans l'impossibilité de le comprendre et d'espérer en lui. Il est alors normal, sain dirais-je, d'interroger la génération qui nous a précédés et de lui demander : « mais dans quoi nous avez-vous mis lorsque vous nous avez dit que la définition de la paix est l'absence de guerre ? » Ce raisonnement nous apparaît aujourd'hui désespérément incomplet et désespérément incomplet [ .. ] J'écris aux gens de mon âge. Je leur écris dans toutes les langues pour dire que notre génération a besoin de miracle, car nous aurons bientôt à nous occuper de ce monde qui tombe. Si aujourd'hui aucune issue ne semble possible, si aujourd'hui le rêve d'un monde multiple est à l'agonie et si aujourd'hui il nous apparaît que la philosophie, l'art et la pensée nous sont totalement inutiles pour nous sortir de l'angoisse qui est maintenant notre et à tous, il nous appartiendra dans les temps futurs de redresser l'idée de la solidarité joyeuse en tentant de ralentir le monde. Et à ceux qui pleins d'ironie ont construit un monde dont ils ne veulent pas eux-mêmes, ceux qui nous parleront de l'expérience en disant que, lorsque nous serons plus grands nous comprendrons, nous leur dirons de se taire un court instant. De se taire et d'écouter. Nous leur dirons d'écouter la colère de la jeunesse qui fera d'eux les vaincus, des vaincus. [ . . ] Dorénavant, c'est avec la conscience de notre propre mort qu'il nous faudra nous parler.

*Extraits de Lettre ouverte aux gens de mon âge parue dans Frictions, théâtres écritures, n°5, hiver 2002.*

mercredi 30 novembre 2016

**MULHOUSE** Deux fois Mouawad à La Filature

## Tragédies grecques



Dans la pénombre et tout en ombres : *Les larmes d'Œdipe*.

PHOTO PASCAL GELY

Le metteur en scène, comédien et auteur Wajdi Mouawad présentait, à La Filature, *Des mourants*, spectacle diptyque consacré à Sophocle : la tragédie grecque, vecteur d'interrogations quasi constitutives de l'auteur...

*Des Mourants* est une réécriture personnelle de deux textes de Sophocle : *Philoctète* et *Œdipe à Colone*. Deux pièces très différentes, dans lesquelles Grèce antique et Grèce contemporaine s'interpellent. *Inflammation du verbe vivre*, présentée jeudi soir, met en scène, jusqu'à plus soif, Mouawad lui-même, seul au plateau mais multiplié par la vidéo. Le second, vendredi soir,

*Les Larmes d'Œdipe*, est un oratorio poétique pour trois acteurs : Jérôme Billy, également au chant, Charlotte Farcet et Patrick Le Mauff. Comédiens remarquables que l'on ne verra qu'au salut. Tout au long de la pièce, ils demeurent dans la pénombre, laissant leur ombre en vedette. Œdipe aveugle et sa fille Antigone croisent la route d'un Athénien d'aujourd'hui, alors que la révolte gronde dans les rues. La verve de Wajdi Mouawad est ici à l'œuvre, lyrique et généreuse, mais entre trop (déluge d'images et de mots dans *Inflammation du verbe vivre*) et pas la moindre action (dans *Les larmes d'Œdipe*), aucune des deux propositions n'enthousiasme.

C.S.C.



27 | Notre aggro culture

THÉÂTRE

# Mouawad, le verbe incandescent

Après « Incendies » et « Seuls », le metteur en scène, auteur et comédien Wajdi Mouawad est revenu à la Filature cette semaine avec un diptyque intitulé « Des Mourants », librement inspiré de deux tragédies de Sophocle. Monument.

Frédérique Meichler

On ne sort jamais indemne d'un spectacle de Wajdi Mouawad. *Inflammation du verbe vivre* est le premier volet du diptyque *Des Mourants*, dédié au peuple grec et présenté cette semaine à la Filature, à Mulhouse. Son point de départ est la tragédie de Sophocle, *Philoctète*. L'auteur nous embarque dans un retour aux sources, au pays qui a inventé le théâtre et la démocratie. Ce voyage initiatique commence par une impasse, celle de l'impossibilité de monter *Philoctète* parce que son ami poète et traducteur, Robert Davreu, est mort avant d'avoir achevé son travail. Mouawad a entrepris en 2011 de mettre en scène les sept tragédies de Sophocle traduites par Davreu.

## Road trip

L'absence de l'ami doit être comblée par une sorte d'enquête, un road trip à bord du taxi de Dimitris qui mènera Mouawad (Mr Wahid) en Grèce, sur les traces géographiques et sensibles de son héros mythologique, jusqu'à l'île de Lemnos. On suit l'auteur dans ses errements, ses incroyables rencontres, ses tourments et ses interrogations intimes. Toujours en quête de savoir, comprendre, supporter, surmonter, les origines, les deuils, le sens de l'existence... Pour pouvoir embrasser l'espace, traverser la mer, explorer ce pays magnifi-



Wajdi Mouawad, omniprésent sur la scène de la Filature, jeudi soir, pour le premier volet des « Mourants ». Photo Pascal Gely

que, l'auteur et metteur en scène choisit le cinéma. *Inflammation du verbe vivre* est un « ciné-théâtre » où Mouawad, seul en scène, joue au passe-muraille, grâce à un écran composé de fines lamelles qui lui permettent de disparaître et réapparaître. Sortir du champ ou de l'image, revenir sur le plateau et souvent, être à la fois sur l'image... et sur le plateau. Au fil du périple, le spectateur croise des paysages sublimes, qu'il filme, le ciel ou la mer, toutes sortes de lieux abandonnés derniers vestiges d'une société moderne autrefois opulente, immeubles, infrastructures, lieux d'activités désaffectés et parfois

des survivants, poètes fantômes, vieilles personnes qui vivent au milieu des ruines avec la sagesse de celui qui attend la mort sans plus rien attendre des hommes. Un chien enragé derrière une grille, qui aboie les vanités et les lâchetés.

Outre les images fortes, il y a toujours l'écriture de Mouawad, superbe, écrasante. Sa lucidité fulgurante. Le verbe incandescent qui dit si justement la douleur et le difficile chemin pour trouver la lumière. Il nous arrache des larmes quand il parle de la violence que nous léguons à nos enfants, à travers la voix de trois jeunes grecs

filmés au milieu d'une bâtisse livrée à tous les vents, peut-être la séquence la plus intense et la plus insoutenable de ce long développement.

On sort de là épuisé, assommé, vidé. Avec un sentiment de trop-plein, trop de Mouawad omniprésent à la fois sur l'écran et sur la scène, trop de mots, trop de lieux, trop de vouloir dire. Ce n'est pas l'inconfort (salutaire) du spectateur qu'on regrette là, mais peut-être simplement la nécessité parfois de s'effacer pour laisser cet excès de conscience nous pénétrer totalement.



# Inflammation du verbe vivre

## Sophocle – Wajdi Mouawad

jeu. 24 nov. 2016 19h00

grande salle

2h15

diptyque Des Mourants

**théâtre** (<http://www.lafilature.org/spectacles/theatre/?saison=saison-16-17>)



Voilà quelques années que l'auteur-metteur en scène Wajdi Mouawad voue aux tragédies grecques son temps et sa passion. *Des Mourants* est sa réécriture personnelle de deux textes de Sophocle : *Philoctète* et *Œdipe à Colone*. Deux pièces qui lui permettent de creuser une question qui le hante : qu'aurait-il fait si, enfant, il n'avait pas fui le Liban déchiré par la guerre ? Aurait-il été bourreau ou victime ? Pour cet artiste à la sensibilité exacerbée et au lyrisme flamboyant, la lecture des Grecs est une façon d'interroger nos démons intérieurs. Conçue en diptyque, sa représentation démarre par un retour sur *Philoctète*, protégé par un arc qu'Ulysse tente de lui dérober. Le second temps déroule l'errance du vieil *Œdipe* mourant, avec sa fille Antigone. Chaque spectacle est l'occasion d'un projet théâtral singulier. Le premier, intitulé *Inflammation du verbe vivre*, prend la forme d'un film interagissant avec le plateau. Le suivant, titré *Les Larmes d'Œdipe* (<http://www.lafilature.org/spectacle/les-larmes-doedipe/>), celle d'un oratorio poétique pour trois acteurs. De l'un à l'autre, l'idée est de placer le spectateur à l'endroit d'un doute sur lui-même qui, loin de l'affaiblir, l'enrichit. Wajdi Mouawad, tout nouveau directeur de La Colline – théâtre national, est de retour à La Filature avec une proposition double, à voir intégralement ou en partie.



SPECTACLE

# Double dose de Wajdi Mouawad à la Filature



« Inflammation du verbe vivre » de Wajdi Mouawad.

Photo Pascal Gely

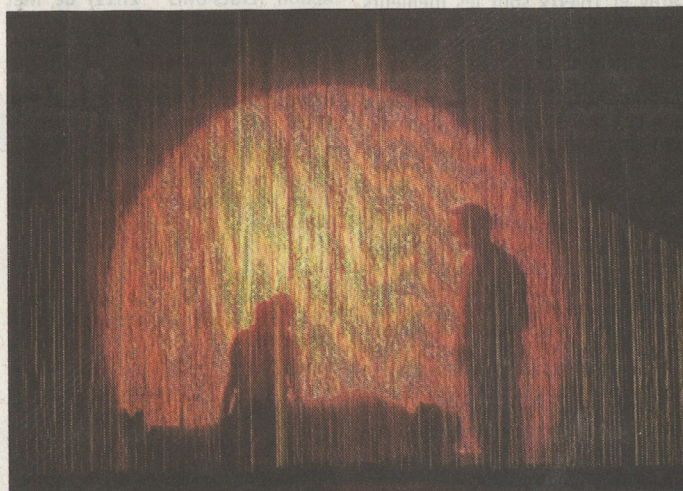
Wajdi Mouawad propose deux spectacles à voir indépendamment ou en diptyque à la Filature, à Mulhouse. Le premier, *Inflammation du verbe vivre*, librement inspiré de Philoctète, prend la forme d'un film interagissant avec le plateau. Le suivant, titré *Les larmes d'Œdipe*, est un oratorio poétique pour trois acteurs. De l'un à l'autre, l'idée est de placer le spectateur à l'endroit d'un doute sur lui-même qui, loin de l'affaiblir, l'enrichit.

**Y ALLER** *Inflammation du verbe vivre* aujourd'hui à 19 h et *Les larmes d'Œdipe* demain à 20 h, dans la grande salle de la Filature, 20, allée Nathan-Katz à Mulhouse. Tarif pour un spectacle : plein 27 €, réduit de 6 € à 22 € (dans le cadre d'un abonnement ou billet à l'unité), tarif diptyque 36 € (en location uniquement). Tél. 03.89.36.28.28.



THÉÂTRE

## « Des Mourants », Wajdi Mouawad d'après Sophocle



« Les larmes d'Œdipe » d'après « Œdipe à Colone » de Sophocle. Photo/Pascal Gely

Wajdi Mouawad, nouveau directeur du Théâtre national de La Colline, est de retour à la Filature à Mulhouse, avec une proposition double, à voir intégralement ou en partie.

- *Inflammation du verbe vivre*, jeudi 24 novembre à 19 h, librement inspiré de *Philoctète*, dans la grande salle, durée 2 h 20.
- *Les larmes d'Œdipe* vendredi 25 à 20 h, librement inspiré d'*Œdipe à Colone*, dans la grande salle, durée 1 h 45.

Voilà quelques années que l'auteur-metteur en scène Wajdi Mouawad voue aux tragédies grecques son temps et sa passion. *Des Mourants* est un diptyque librement inspiré de *Philoctète* et *Œdipe à Colone*. Deux pièces de Sophocle qui lui permettent de creuser une question qui le hante : qu'aurait-il fait si, enfant, il n'avait pas fui le Liban déchiré par la guerre ? Aurait-il été bourreau ou victime ? Pour cet artiste à la sensibilité exacerbée et au lyrisme flamboyant, la lecture des Grecs est une façon d'interroger nos démons intérieurs. Sa représentation démarre par un retour sur *Philoctète*, protégé par un arc qu'Ulysse tente de lui dérober. Le second temps déroule l'errance du vieil

Œdipe mourant, avec sa fille Antigone. Chaque spectacle est l'occasion d'un projet théâtral singulier. Le premier, intitulé *Inflammation du verbe vivre*, prend la forme d'un film interagissant avec le plateau. Le suivant, titré *Les larmes d'Œdipe*, celle d'un oratorio poétique pour trois acteurs. De l'un à l'autre, l'idée est de placer le spectateur à l'endroit d'un doute sur lui-même qui, loin de l'affaiblir, l'enrichit.

Une rencontre-débat (psychanalyse d'une œuvre) aura lieu vendredi 25 novembre à 22 h en entrée libre à l'issue du spectacle *Les larmes d'Œdipe*.

Le psychanalyste Thierry Vincent décryptera la pièce et fera part de son point de vue aux comédiens. Rencontre animée par Joël Fritschy en partenariat avec l'association Fedepsy et l'École psychanalytique de Strasbourg.

**Y ALLER** À la Filature, 20 allée Nathan-Katz à Mulhouse. Tarif pour un spectacle plein 27 €/réduit de 6 € à 22 € la place (dans le cadre d'un abonnement ou billet à l'unité), tarif diptyque 36 € (en location uniquement). Renseignements et réservations au 03.89.36.28.28, [www.lafilature.org](http://www.lafilature.org)



**MULHOUSE**

**L'écho contemporain de la tragédie**



Le patron du théâtre national parisien, La Colline, Wajdi Mouawad revient à La Filature, à Mulhouse. (PHOTO PASCAL GELY)

Son œuvre est foisonnante, lyrique, épique et se joue sous le sceau de la tragédie : Wajdi Mouawad revient à La Filature dans le sillage de Sophocle.

**EN MAI DERNIER**, le dramaturge, metteur en scène et nouveau patron du Théâtre national parisien, La Colline, Wajdi Mouawad a présenté *Le dernier jour de sa vie*, qui clôt son cycle de traduction et de mise en scène des sept tragédies de Sophocle. À la lumière du Grec, le contemporain réfléchit nos démons intérieurs. Son œuvre lyrique, foisonnante et épique, parfois inégale dans ses productions, est portée par une foi inébranlable dans les grands récits, et un insondable désir de rédemption. Grandi dans la guerre fratricide du Liban, Wajdi Mouawad s'interroge et sonde l'inhumanité qui nous habite tous. S'il n'avait pas quitté son pays en guerre, quelle victime ou bourreau serait-il devenu ? Ces jours prochains, l'artiste de renommée internationale revient à la scène nationale mulhousienne, La Filature, entouré *Des Mourants* – une réécriture personnelle de textes de Sophocle : *Philoctète* et *Œdipe à Colone*.

Le diptyque s'ouvre sur la figure de Philoctète protégé par un arc qu'Ulysse tente de lui dérober. Puis, on suit l'errance d'Œdipe mourant avec sa fille

Antigone. La double proposition de Wajdi Mouawad peut se voir intégralement ou en partie. C'est par un film interagissant avec le plateau, *Inflammation du verbe vivre* (en photo ci-dessus) que s'engage la quête. Durant la traversée, à l'image d'Ulysse, on demande conseil au monde des morts, évacuant les mauvais fantômes voleurs de vie.

Au théâtre de chair, de l'âme de Wajdi Mouawad, la poésie élève à l'essentiel, écarte la chimère. C'est d'un oratorio poétique pour trois acteurs – Jérôme Billy, Charlotte Farcet, Patrick Le Mauff – que s'écoulent *Les Larmes d'Œdipe*. Les chansons et compositions musicales de Jérôme Billy rythment le chemin du retour d'Œdipe à Athènes, en compagnie de sa fille Antigone. Sa rencontre avec un Coryphée dans un théâtre antique lui apprend que la Cité est en colère : au cœur de la crise financière, elle pleure l'assassinat par la police d'un jeune garçon pendant une manifestation.

Dans une langue puissante, mythologique et contemporaine à la fois, Wajdi Mouawad s'adresse à nos existences.

VENERANDA PALADINO

» *Inflammation du verbe vivre*, le 24 novembre à 19h. Et *Les Larmes d'Œdipe*, le 25 à 20h à La Filature. Durée du diptyque *Des Mourants* : 2h20. Deux spectacles à voir indépendamment ou en diptyque. [www.lafilature.org](http://www.lafilature.org)

# Cultura y Espectáculos

## La inflamación del verbo vivo", de Mouawad

POR ESTELA LEÑERO FRANCO , 18 NOVIEMBRE, 2016

CULTURA EN LA MIRA



Seguir a @Estelateatro

**MADRID (Proceso).- El Centro Dramático Nacional de Madrid organiza año con año el ciclo Una Mirada al Mundo, donde presentan piezas escénicas de reconocidos autores y directores. Así, da la oportunidad de conocer la producción contemporánea que enriquece la visión endogámica que suele tener el teatro.**

Este año fue invitado Wajdi Mouawad, director, actor y escritor sobresaliente de Canadá, de raíces libanesas, que se dio a conocer en México con su tetralogía La sangre de las promesas, en donde Incendios causó un gran impacto.

En Madrid se presentaron dos obras que son la parte final de la búsqueda del autor, alrededor de las siete tragedias de Sófocles: Filoctetes y Edipo en Colona, reinterpretadas bajo el título genérico Los moribundos. Y creó dos propuestas escénicas: La inflamación del verbo vivo y Las lágrimas de Edipo (de esta última Hugo Arrevillaga montó una escuálida versión, misma que ahora está en cartelera).

La obra de Mouawad ha trascendido por la habilidad del autor para transmitir a través de sus propuestas teatrales de forma contundente, temas controversiales que afectan a la sociedad del mundo moderno e incitan al público a reflexionar acerca de su propia búsqueda personal, sus miedos, sus temores y sus angustias. En esta ocasión, el autor utiliza a los personajes griegos para crear historias que se entremezclan con la modernidad, dejando claro que ambas épocas no están tan distantes en su esencia; así, el ser humano sigue emprendiendo hazañas descabelladas y épicas, pero ahora sin contar con el oráculo y la guía de los dioses, elementos fundamentales de los relatos griegos.



# Cultura y Espectáculos

La inflamación del verbo vivo (Inflammation du verbe vivre), se trata de una película teatralizada en la que el propio dramaturgo aparece en escena haciendo analogía con el drama de Filoctetes, quien en la tragedia original es abandonado por Ulises en la isla de Lemnos, debido a una llaga nauseabunda que le produjo la mordedura de una serpiente. En escena el autor narra la historia y entremezcla el viaje que Mouawad realiza a Grecia y al igual que el personaje de su obra emprende una aventura que es, al mismo tiempo, un encuentro consigo mismo. El autor renueva sus fuerzas y convierte el dolor y el hundimiento en su fuente para la creación.

En La inflamación del verbo vivo, la pantalla predomina en la escena y el dramatismo disminuye. Es atractivo ver aparecer y aparecer al protagonista en la pantalla blanca construida con elásticos.

Arriba o abajo, volando y arrastrándose. Pero en esta intención visual quedan en primer plano las imágenes proyectadas, y son muy pobres las escenas en vivo. En dos horas y media se vuelve reiterativa la fórmula, y la autoconfesión se convierte en soberbia. El autor y director, cuyas obras son poderosas emocional y visualmente, se ve endeble como actor que, sin fuerza y sin emoción escénica, se representa a sí mismo.

Es brillante el contenido y la superposición de tiempos; el entrar y salir de la Grecia de Pericles a la Grecia actual; el presente del director queriendo resolver el montaje y su conflicto existencial de haber perdido las ganas de vivir. Más inquietante aún, su visión actual del infierno de Dante y del periplo que el personaje tiene que recorrer en el trance de la vida a la muerte. Wajdi, Filoctetes, Ulises o el mismo Neoptólemo, conocen a Caronte y al taxista que hace las veces de Virgilio; a los jóvenes suicidas, al asqueroso Zeus y a aquel perro de ojos brillantes que dice ser su alma.

SPECTACLE

## Des Mourants

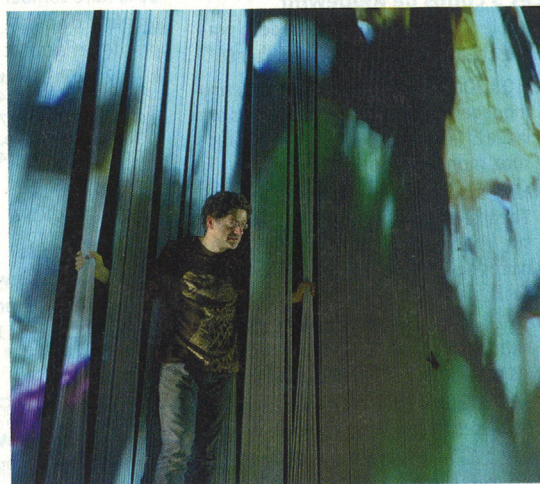
**Wajdi Mouawad achève un cycle consacré à Sophocle, avec *Des Mourants*, qui fait le lien entre tragédie antique et crise grecque. Les deux spectacles seront présentés à la Filature sur deux soirs, à voir en partie ou intégralement.**

C'est un nom que les passionnés de théâtre connaissent bien : Wajdi Mouawad. L'auteur, comédien et metteur en scène canadien, d'origine libanaise, aujourd'hui à la tête du Théâtre de la Colline à Paris, a marqué les esprits avec ces histoires tragiques, telles que *Littoral*, *Forêts*, ou encore *Incendies* (adaptées avec succès au cinéma par Denis Villeneuve)... Ces œuvres reprennent d'ailleurs souvent les ingrédients des bonnes tragédies grecques : la quête, l'exil, le déchirement, l'héritage familial, la mort...

Il n'est donc pas très surprenant qu'il ait décidé, il y a cinq ans, de mettre en scène les sept pièces connues de Sophocle, du moins celles qui sont parvenues jusqu'à nous dans leur intégralité. Il s'est d'abord intéressé aux femmes à travers *Les Trachiniennes*, *Antigone* et *Electre*, puis aux héros avec *Ajax un cabaret* et *Œdipe Roi*. En 2016, il achève son cycle dans la douleur et dans le doute avec *Des Mourants*, librement inspiré de *Philoctète* et *Œdipe à Colone*, puisque son ami et poète, Robert Davreu, est mort entre temps, sans achever la traduction des textes.

### L'actualité s'invite dans les tragédies

Comment poursuivre le projet ? Wajdi Mouawad, désemparé, part en Grèce pour retrouver l'inspiration et un sens à tout ça. Il va alors dresser des parallèles entre la Grèce antique et moderne. Dans *Inflammation du verbe vivre*, il retrace une errance, entre la vie et la mort, qui pourrait être celle



© Pascal Cély

**Wajdi Mouawad dans *Inflammation du verbe vivre***

de Philoctète, abandonné par les Grecs pendant 10 ans sur une île à cause de l'odeur fétide de sa plaie, qui pourrait être celle des réfugiés qui traversent la Méditerranée sur des embarcations de fortune, qui pourrait aussi être la sienne, lui qui a fui la guerre du Liban à 8 ans. Il le fait, seul en scène, à travers un dispositif scénique original, entre vidéo et théâtre, passant de l'écran au plateau. L'autre spectacle, *Les Larmes d'Œdipe* raconte également une errance, celle du roi déchu de Thèbes, guidé par sa fille Antigone jusqu'à Colone, l'endroit où il est censé mourir. Bientôt, il apprend que l'Athènes moderne s'embrase à cause du décès d'Andréas Gregoropoulos, un adolescent de 15 ans tué par la police en 2008. La scénographie est ici minimale : un théâtre d'ombres éclairé par une lueur rouge, porté par trois comédiens et traversé par des chants lyriques. ● S.B.

**MULHOUSE | LA FILATURE**

**Je.24 à 19h et Ve.25 à 20h**

03 89 36 28 28 - 6/10/22/27€ - 36€ les deux spectacles

# Sófocles en el siglo XXI

Dentro del ciclo “Una mirada al mundo, el CDN trae a escena Des mourants: “Inflammation du verbe vivre” y “Les Larmes d’Œdipe” del francés Wajdi Mouawad



“Les Larmes d’Œdipe” / Pascal Gely

Juan Beltrán. Madrid. 27/10/2016

**V**uelve a los escenarios españoles el recién nombrado director artístico del Teatre de la Colline de París, Wajdi Mouawad, director destacado en estos inicios de siglo y lo hace en el Centro Dramático Nacional con una revisión libre de dos de las siete tragedias de Sófocles, dentro del ciclo “Una mirada al mundo”: “Inflammation du verbe vivre” (La inflamación del verbo vivir), basada en “Filoctetes” y “Les larmes d’Œdipe” (Las lágrimas de Edipo), basada en “Edipo en Colono”. Dos obras que pueden verse solas de forma independiente o bien como un díptico, ambas en francés con sobretítulos. En ellas, Mouawad, que firma texto, dirección, imagen, sonido y vídeo, ha llevado el mundo de la Grecia clásica a la actualidad.

“Inflammation du verbe vivre”. Narra cómo Filoctetes, un gran guerrero, es abandonado por Ulises en la isla de Lemnos, pero según el oráculo, sólo con su arco y sus flechas podrán vencer en Troya. Ulises encarga a Neoptólemo recuperr

esas armas. La tragedia de Sófocles aparece implícita en la obra del autor francés. Ocurrió que cuando éste trabajaba en las tragedias de Sófocles, falleció su traductor dejando sin terminar su labor. Entonces decidió ir a Grecia en busca de Filoctetes, en homenaje al amigo muerto, para encontrarse con la historia, los héroes del pasado y realizar su deseo de escribir. Una película teatralizada en la que el autor, presente en la escena, dialoga con los personajes.

En Sófocles, Edipo es desterrado tras descubrirse que era culpable de parricidio e incesto. Acompañado por Antígona, su hija y hermana, vaga, ciego, hasta Colono donde les acoge Teseo, rey de Atenas. Según el oráculo, Edipo donará su cuerpo a la ciudad de Atenas a cambio de una sepultura, protegiendo así la ciudad contra toda invasión. En “Les Larmes d’OEdipe”, de Wajdi Mouawad, Edipo, es guiado por su hija hasta un teatro de la Atenas antigua donde pasar el último día de su vida.

Pero un corifeo –jefe del coro– trae noticias de la Atenas moderna que está en crisis: la ciudad enfurecida llora el asesinato real de un adolescente a manos de la policía durante unas protestas en el barrio de Exarchia en 2008. Un homenaje a los valores de la Grecia clásica y al sufrimiento de los griegos contemporáneos.

## **FICHA**

**-Dónde:** Teatro Valle-Inclán

**-Cuándo:** Del 28 al 30 de octubre

**-Cuánto:** 20 - 25 euros

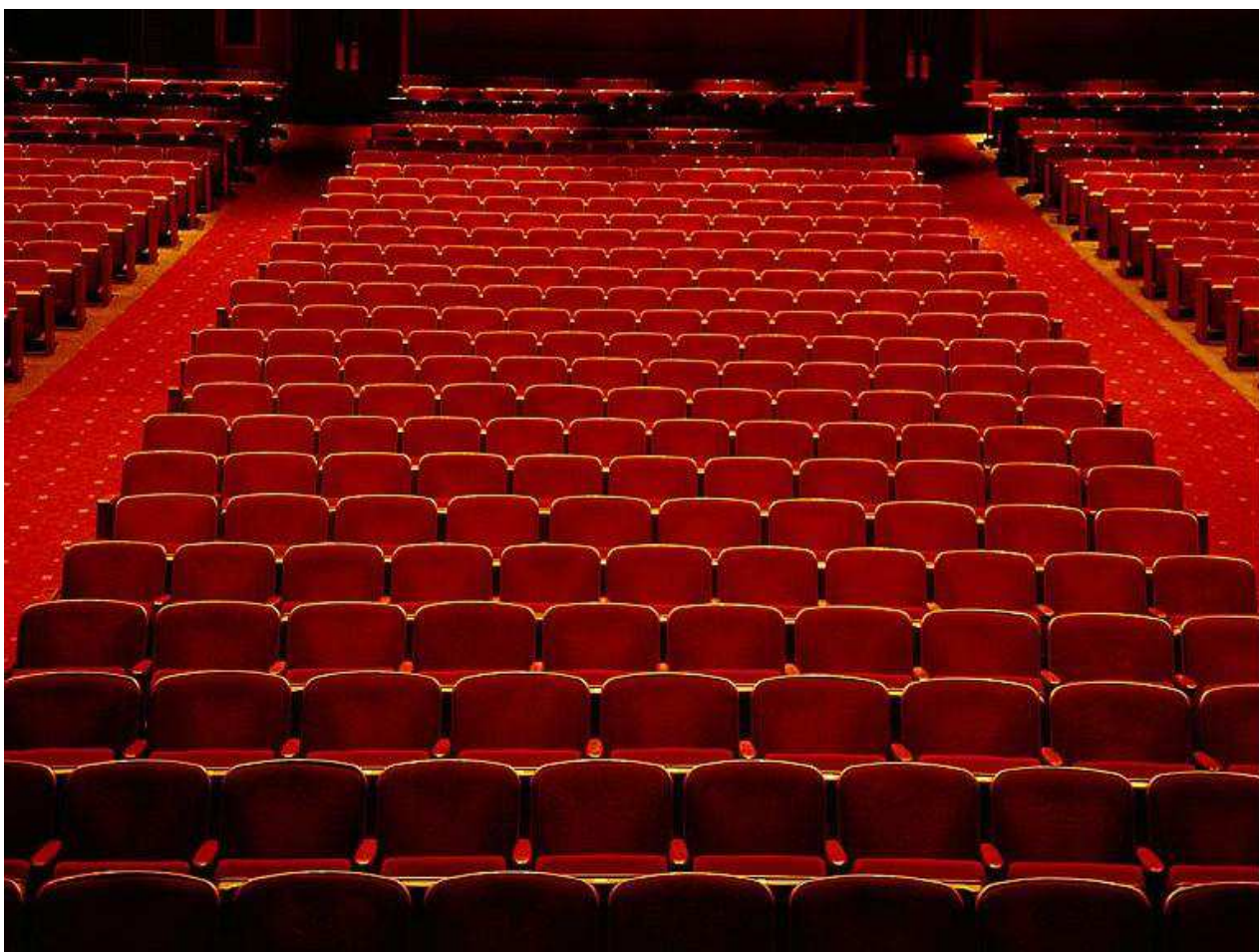


# LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Les Trois Coups / 17 octobre 2016 / Critiques, les Trois Coups, Pays de la Loire

« Des mourants » [« Inflammation du verbe vivre » et « les Larmes d'Œdipe »], de Wajdi Mouawad, librement inspiré de « Philoctète » et « Œdipe à Colone » de Sophocle, le Grand T à Nantes



## Duo gagnant

Par Marion Le Nevet

Les Trois Coups

Dernière série pour l'auteur et metteur en scène Wajdi Mouawad qui s'attelle depuis 2011 à monter l'intégralité de l'œuvre de Sophocle. Deux spectacles riches, fruits d'un théâtre maîtrisé et personnel.

Parmi les huit pièces de Sophocle à ce jour conservées restaient encore à Wajdi Mouawad *Philoctète* et *Œdipe à Colone*. Après *Des femmes*, puis *Des héros* en 2014, c'est avec *Des mourants* que le Libano-Canadien clôt un cycle plutôt ambitieux. Le metteur en scène est un homme de défis, et aucun de ses spectacles ne se ressemble. Il s'est fait connaître du grand public en 2009 lors du Festival d'Avignon avec la tétralogie *le Sang des promesses*, soit onze heures de représentation. La performance de la longueur au théâtre était rare voilà quelques années, même si elle est plus habituelle désormais. Cette première épopée, dont il est l'auteur, évoquait largement les drames familiaux et le déracinement des tragédies antiques. Ce ne fut que pour mieux introduire celles de Sophocle par la suite.

Les pièces de Sophocle ont une force et une pureté indéniables, qui les rendent universelles. Or Wajdi Mouawad ne se contente pas de nous les transmettre, ou seulement de leur donner vie. La singularité de l'œuvre de Wajdi Mouawad tient de son aisance à mettre en résonance son histoire individuelle, voire intime, avec les enjeux supérieurs des sujets qu'il aborde. *Philoctète* exprime la marginalité, l'exil, la perte de dignité et la tromperie, *Œdipe à Colone* traite quant à lui de la fatalité et de l'intuition. Par sa réécriture personnelle, qui forcément s'ancre dans notre société actuelle, l'adaptation contemporaine autorise une compréhension décuplée du message de Sophocle. Comment apprécier pleinement une œuvre sans pouvoir la ressentir au présent ?

### **Les traces du passé s'ajoutent aux blessures les plus récentes**

C'est ainsi que Wajdi, ou plutôt son double fictif Wahid, nous emmène sur les chemins de sa quête existentielle, à travers les villes et villages de Grèce. Une Grèce bien actuelle, où les traces du passé sont encore présentes et s'ajoutent aux blessures les plus récentes. Et ce télescopage des cultures, d'une terre de mythes, berceau de l'identité européenne, avec l'épicentre d'un continent aujourd'hui au bord de l'implosion, nous laisse un goût amer. Si on peut craindre, au fil de ses spectacles, de voir poindre l'autocentrisme du talentueux metteur en scène, la plainte de l'homme s'efface vite, dans *Inflammation du verbe vivre*, derrière le désespoir des héros antiques et pauvres âmes du xxi<sup>e</sup> siècle croisés dans son périple.

Dans *les Larmes d'Œdipe*, la mort d'un adolescent lors des émeutes d'Athènes en 2008 dialogue subtilement avec le récit d'Œdipe au seuil de sa vie. L'ingéniosité de notre Français d'adoption réside également dans la forme : Wajdi Mouawad sait exploiter et assumer le classicisme du théâtre, et nous surprendre tout autant avec des mises en espace innovantes. Les deux se répondent ici parfaitement et se valorisent l'un l'autre. Ainsi, les tribulations psychologiques guident la première pièce de ce diptyque, menée

**M**ar Wajdi Mouawad lui-même seul en scène, allant et venant de part et d'autre d'une immense vidéo projetée. Son jeu hésitant apporte une fragilité touchante d'un artiste qui ne s'embarrasse pas de faux-semblants. Le deuxième volet honore l'interprétation précise de trois comédiens, dont on ne perçoit que les ombres derrière un rideau. Le dispositif nous permet alors de nous concentrer sur leurs voix, amplifiées par des micros HF. Une scénographie statique, comme tétanisée devant le spectacle de la Grèce qui part en lambeaux.

Deux pièces qui dessinent les contours – et la finitude ? – d'un pays riche mais détroussé. Si l'espoir tente de se frayer un passage, c'est avec difficulté qu'on en retire de l'optimisme. ¶

### **Marion Le Nevet**

***Des mourants : Inflammation du verbe vivre et les Larmes d'Œdipe,***  
**de Wajdi Mouawad, librement inspiré de *Philoctète* et *Œdipe à Colone* de Sophocle**

Textes et mise en scène : Wajdi Mouawad

*Inflammation du verbe vivre :*

Avec sur scène : Wajdi Mouawad

Dans le film : Dimitris Kranias

*les Larmes d'Œdipe :*

Avec : Jérôme Billy, Charlotte Farcet, Patrick Le Mauff

Compositions chantées originales : Jérôme Billy

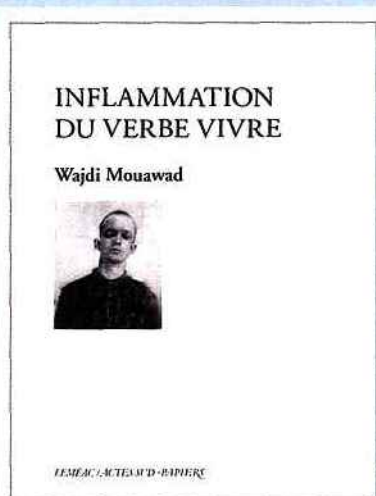
Assistance à la mise en scène : Alain Roy

Dramaturgie : Charlotte Farcet

Scénographie : Emmanuel Clolus

Musiques originales : Michael Jon Fink

## Lire



### ***Inflammation du verbe vivre*** **de Wajdi Mouawad**

Wahid se lance dans son adaptation du mythe de Philoctète, cet Argonaute abandonné par les siens après avoir été mordu par un serpent. Mais voilà, le poète Robert Davreu, son traducteur, est décédé sans avoir achevé sa tâche. Dès lors, Wahid se perd à l'intérieur de lui-même. Où et comment retrouver l'envie d'aller au bout ? Au travers d'une plongée dans ses propres abîmes, l'homme entreprend une quête épique, un voyage initiatique sur les chemins d'une Grèce perdue entre son identité d'hier et celle d'aujourd'hui. Wajdi Mouawad livre ici une nouvelle pièce de son triptyque mythologique, réveillant au passage des dieux anciens qui ne dormaient que d'un œil.

**> Extrait :**

« LEFTERIS : C'est mon travail. Conduire

d'un endroit à un autre des clients qui sont toujours de parfaits inconnus.

WAHID : Où veux-tu me conduire ?

LEFTERIS : Tu es le client. C'est à toi de m'indiquer le chemin.

WAHID : Oui. J'ai pensé à quelque chose. J'aimerais bien rencontrer quelqu'un.

LEFTERIS : Ah bon ! Qui ?

WAHID : Philoctète. C'est possible ?

LEFTERIS : Philoctète est une histoire, une fiction. Ici, tu ne peux rencontrer que des morts. Mais si tu veux, je vais te conduire quelque part où tu vas rencontrer des êtres qui ont été abandonnés. La Grèce est pleine de Philoctète abandonnés sur une île parce qu'ils hurlaient trop. »

Actes Sud - Papiers, 59 pages, 12 €

### ***Vents contraires*** **de Jean-René Lemoine**

L'auteur de *Face à la mère* et de *Erzuli Dahomey* (prix SACD de dramaturgie 2009) nous offre ici un voyage déchirant. La pièce se situe à Paris, ville de l'amour, et pourtant elle dépeint six personnages issus d'une génération désenchantée, infiniment seuls. Les couples se séparent, se retrouvent, se croisent sans jamais réussir à délivrer les êtres de leur carcan de solitude. Entre décalages horaires et nuits blanches, ils cherchent dans la mode, la fête, la télévision ou les voyages à trouver du sens. Jean-René Lemoine réalise une œuvre d'une rare poésie qui ne nous laisse pas indemne.

**> Extrait :**

« CAMILLE : ... Où est l'espoir ? Où est la Terre promise, où est la rédemption ? Il pleut sur les plaines dévastées. Vous entendez ?



## Wajdi Mouawad

À travers ses travaux Wajdi Mouawad nous interroge sur la recherche de l'identité, l'héritage et la mémoire. C'est un théâtre lyrique et métissé qu'il nous propose, entre violences et réconciliations. Des oeuvres intenses peuplées de personnages hystériques et attachants dans des décors soignés où se glissent projections et bandes sonores... Le théâtre avec un grand T. Du 26 mai au 3 juin 2016 venez découvrir « Le dernier jour de sa vie » au théâtre National de Chaillot. Un ensemble de pièces inspirées des tragédies de Sophocle, « l'Inflammation du verbe vivre » du 31 mai au 1er juin, « Les larmes d'Œdipe » les 2 et 3 juin et « Ajax Cabaret » les 26 et 27 mai.

de Laura Ybarra

### L'amour du théâtre

Wajdi Mouawad est né au Liban en 1968. Suite à la guerre civile qui y sévit il se verra contraint d'émigrer en France avec sa famille, puis au Québec en 1983. C'est donc à Montréal que commencera son ascension pour le théâtre. En 1991 il sort diplômé de l'École Nationale de Théâtre du Canada et codirigera dès 2000 avec la comédienne Isabelle Leblanc, sa première compagnie Théâtre Ô Parleur. Il sera aussi directeur artistique du Théâtre de Quat'Sous de 2000 à 2004. Puis il créera deux autres compagnies en 2005, « Au Carré de l'Hypoténuse » à Paris et « Abé Carré Cé Carré » à Montréal. C'est en 2007 qu'il rejoindra le Centre National des Arts d'Ottawa comme directeur artistique jusqu'en 2012. Actuellement associé au grand Théâtre de Loire-Atlantique il est aussi directeur du théâtre National de la Colline à Paris depuis avril 2016.

**“UN ARTISTE EST UN SCARABÉE QUI TROUVE, DANS LES EXCRÉMENTS MÊMES DE LA SOCIÉTÉ, LES ALIMENTS NÉCESSAIRES POUR PRODUIRE LES ŒUVRES QUI FASCINENT ET BOULEVERSENT SES SEMBLABLES”**

### Un monde d'identités...

C'était en 2009, Wajdi Mouawad nous sidérait lors du 63e Festival d'Avignon, avec sa trilogie « Le sang des promesses », composée de « Littoral » (1997), « Incendies » (2003), et « Forêts » (2006). Dans la cour d'honneur du Palais des Papes, les vies intimes et bouleversantes des personnages se mêlaient aux humeurs d'un public conquis. Emmittouffés dans leurs couvertures et les yeux grands ouverts, c'est une nuit de Théâtre que les spectateurs garderont gravée dans leur mémoire. Ce furent 11 heures de spectacles, et parmi elles aucune seconde d'ennui. Wajdi Mouawad n'est pas seulement un auteur, ni un metteur en scène, c'est une personne douée, de sens et de sensibilité. Tout dans ses oeuvres est minutieusement contrôlé, travaillé, répété, afin que le résultat final nous paraisse si naturel, si facile. Les sujets qu'il aborde sont durs et sombres, la guerre, le viol, la

mort, l'exil, la trahison... et pourtant il arrive à y faire briller l'humanité. Il continue d'explorer l'intime et la recherche d'identité avec son dernier cycle « Domestique ». La création « Soeurs » en 2014 sera prochainement suivie de « Frères » avec Robert Lepage, de « Père » puis de « Mère ».

### Le dernier jour de sa vie

L'une de ses dernières sagas est « Le dernier jour de sa vie » inspirée. Wajdi Mouawad a traduit avec l'aide du traducteur et poète Robert Davreu, et mis en scène les sept tragédies de Sophocle : Ajax, Antigone, Œdipe Roi, Électre, Les Trachiniennes, Philoctète, Œdipe à Colone. Une aventure de cinq ans d'écriture et la réalisation de trois opus, avec en juin 2011 « Des femmes » composé de « Trachiniennes », « Antigone » et « Électre », en janvier 2014 « Des Héros », comprenant « Ajax Cabaret » et « Œdipe Roi », et en mai 2016 « Des Mourants » reprenant « Inflammation du verbe vivre » d'après « Philoctète » et « Œdipe à Cologne ». Un projet qui vous entraîne une nouvelle fois dans l'univers poétique et tranchant de l'auteur.

T. CHAILLOT

Du 26 mai au 3 juin 2016



# Un Fauteuil pour L'Orchestre

## Inflammation du verbe vivre, mis en scène par Wajdi Mouawad au Théâtre National de Chaillot

Juin 06, 2016 | Commentaires fermés sur Inflammation du verbe vivre, mis en scène par Wajdi Mouawad au Théâtre National de Chaillot

Article d'[Ulysse Di Gregorio](#)



© Pascal Gély

C'est au Palais de Chaillot que Wajdi Mouawad présente *Le dernier Jour de sa vie*. L'expérience théâtrale est vite rattrapée par le réel, et c'est un réel anecdotique et non pas visionnaire comme le souhaitait son metteur en scène. Wajdi Mouawad tombe dans la vacuité artistique et le nihilisme. Comme prologue, dressé sur un promontoire de fortune, il tient avec un ton affecté et une diction saccadée des propos futiles et dérisoires sur la condition humaine et le sens de la création. Le voyage, que nous propose l'acteur au travers de sa narration et de son « show », n'atteint pas sa destination. Le comédien principal, accompagné par les images projetées sur la toile, pérégrine dans les lieux mêmes où les tragiques ont vécu, mais cela ne corrobore en rien le sens de la pièce, bien au contraire. Entrecouper des extraits de Sophocle par des commentaires bouffons dans le but d'amoindrir l'auteur tragique peut faire douter de la capacité du metteur en scène à comprendre ce vers quoi il s'est tourné.

En fond de scène, l'équipe artistique, qui est projetée sur une toile, débite sans conviction et avec une dérision affectée la viabilité de la création et sa réception par le public. Mouawad s'interroge : faut-il ou ne faut-il pas annuler le spectacle ? Le public suivra t-il ? (est-il assez évolué, sensible et émérite pour saisir l'intelligible que nous lui offrons ?...). En effet le public ne suit pas, car le spectacle ne suit pas. Une proposition futile, fictive et tronquée se joue ici. Les balancés lascifs du comédien, son exhibition permanente ne suffisent plus à provoquer l'auditeur. On ne comprend pas ce superflu, et il ne fait d'ailleurs plus recette. Si les flèches de Philoctète auront traversé les siècles, celles de Mouawad trempées dans le Léthé n'auront pas franchi la rampe, ni même franchi son propre désir, celui d'offrir au public une création à la hauteur de ses audaces. Le spectacle ne suit pas la ligne éditoriale que le papier annonce en devanture : une pléthore d'explications de texte pour que l'auditeur parvienne peut-être sans trop de difficultés à saisir le sens de la proposition qui se veut articulée autour des demiurges Sophocle et Eschyle. Les références aux grands classiques, tels *Ajax* de Sophocle ou encore *Œdipe* ou même *Philoctète*, ne sont pas lisibles. Nous assistons à cette création sur le mode de l'imposture, déroutés par tant de platitude, de non sens et de non vision. L'inflammation du verbe de Wajdi Mouawad rime avec son extinction. Durant l'exercice de style de ce qui se voulait un théâtre porté sur l'invisible, le metteur en scène se contredit, ce sera un théâtre ayant comme substrat l'apathie. A partir de ce même substrat et tout au long de l'exercice, il n'aura de cesse de s'afficher quasi nu sur scène, ou dans son lit où le « créateur » cherche le sommeil, ou plutôt son inspiration qui semble lui faire défaut. L'exigence de création s'est évaporée dans les convenances, celles trop usitées de la complaisance. Il faut aller au bout de son audace et de cet instinct qui palpète en chacun de nous. La nudité, la vérité ne se révèlent et ne s'explorent que dans l'abandon total de cet être. Oui à la nudité dans l'art, mais la vraie, et non pas sa copie déguisée.

### Inflammation du verbe vivre

Texte et mise en scène Wajdi Mouawad

Dramaturgie Charlotte Farcet

Scénographie Emmanuel Clolus

Réalisation sonore Michel Maurer

## Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

### Inflammation du verbe vivre : explorer les parties de soi-même

Publié le 4 juin 2016 par [Sonia Bos-Jacquelin](#)

*Deuxième volet de la trilogie Le dernier jour de sa vie, Inflammation du verbe vivre intervient à la mort de Robert Davreu, le traducteur de Wajdi Mouawad avec qui il avait le projet de traverser les sept tragédies de Sophocle. Alors pourquoi et comment poursuivre l'œuvre sans trahir ? C'est avec cette question en tête que le nouveau directeur du Théâtre national de la Colline s'est lancé sur les traces de la Grèce antique en confrontant l'hier et l'aujourd'hui.*

A la mort de Robert Davreu, Wajdi Mouawad est en plein doute et le questionnement se fait de plus en plus oppressant : faut-il poursuivre le projet des sept tragédies de Sophocle? Quel sens cela aurait-il sans le traducteur initial ? « Savez-vous de quoi vous êtes dépositaire ? ». Sans auteur, avec un texte inachevé, le dramaturge veut tout annuler. Mais sous la pression de sa compagnie, il décide de partir car « c'est nécessairement tout bouleverser ». Un voyage non pas synonyme de fuite mais de recherche, d'interrogations afin de trouver les raisons de poursuivre. Chambouler le projet afin d'écrire. Ecrire pour ne pas trahir mais honorer la mémoire d'un mort, soi-même et autrement, puiser dans le passé afin de se tourner vers l'avenir. Rien n'est simple lorsque l'on se retrouve à un croisement décisif de notre vie. Alors, nous plongeons au cœur de l'Hadès et atteignons l'intime en partant sur les traces de dieux déçus. Wahid, un double de Wajdi, vient chercher conseil dans le monde des morts. Il effectue un judicieux parallèle entre Philoctète, personnage abandonné par Ulysse, et son double qui cherche à avancer malgré le décès de Davreu. Entre l'antiquité et l'actualité, les vivants et les morts, un questionnement existentiel se met en place.

Sur le plateau, quelque chose de magique opère. Wajdi Mouawad se met en scène dans un film qui montre des limites en production cinématographique mais qui s'intègre parfaitement à la scénographie épurée. Il traverse régulièrement l'écran pour partir sur les traces du passé de la Grèce antique au siècle de Périclès. Des passages bluffants et millimétrés de la scène à la vidéo avec des sortes de trompe-l'œil incroyables. L'auteur-metteur en scène se fragilise et nous touche avec sincérité. Il n'a rarement été aussi humble et bouleversant que dans ces moments de grâce où il quitte sa carapace pour s'investir pleinement et nous confronter avec pertinence à l'hier et à l'aujourd'hui. « On devient adulte quand on trahit ses rêves » alors nous partons dans un monde poétique et onirique, où la frontière entre les vivants et les morts se fait de plus en plus mince, jusqu'à s'estomper fortement.

*Inflammation du verbe vivre* est la claque que nous cherchions à recevoir de la part de Wajdi Mouawad. Nous y retrouvons pleinement toute sa force d'écriture et de création. Au sommet de son art, il nous offre un magnifique voyage sur les chemins de l'errance, de la recherche de soi pour au final réapprendre à vivre car « de l'échec de ma vie, nul n'est responsable autre que moi ». Conjuguer le verbe vivre même en enfer, nous donne une superbe leçon d'existence à appliquer au quotidien. C'est bouleversant, nécessaire et fabuleux. Une représentation qui résonnera pour longtemps en nous avec la satisfaction d'un chercheur d'or qui vient de trouver une belle pépite à conserver durablement.

## Inflammation du verbe vivre d'après Philoctète de Sophocle

par Corinne Denailles

### quête de poésie



Partager l'article



Après le premier volet de la trilogie *Le Dernier jour de sa vie*, voici *Inflammation du verbe vivre*. Le décès du traducteur Robert Dayreuil qui travaillait sur le projet a bouleversé Mouawad au point de ne pouvoir le poursuivre tel qu'il était initialement prévu. Le résultat sera finalement un film interactif, hommage au disparu, réalisé par le metteur en scène qui aurait peut-être dû déléguer la prise de son et le montage. Malgré une qualité cinématographique médiocre et une longueur exasperante, cette quête de *Philoctète* aux côtés de Wajdi Mouawad ne manque pas de poésie et d'une étrangeté magnétique.

Le préambule en forme de discours aux morts ne manque pas d'humour, toujours trempé à la trapédie. Une occasion d'évoquer la Grèce du siècle de Périclès, la naissance de la démocratie, de la trapédie, du théâtre, miroir des hommes. Après ce préambule, Mouawad traverse l'écran pour s'embarquer en Grèce, à la recherche des Anciens. Il arrive dans un aéroport abandonné, une voix lui



Philoctète était un compagnon d'Ulysse que celui-ci a abandonné sans scrupules sur une île à cause d'une plaie pestilentielle inguérissable. Il y restera dix ans. Mais Ulysse, apprenant qu'il ne gagnera pas la bataille de Troie sans l'arc d'Héraklès que détient Philoctète, lui envoie un adolescent, Néoptolème, fils d'Achille, chargé de récupérer l'arme par la ruse. Mais le jeune homme se prend d'amitié pour Philoctète et ne pouvant le trahir, lui avoue la ruse. Finalement Ulysse le convainc et Philoctète donne son arc. Mouawad établit un parallèle entre Philoctète de la Grèce antique et Alexandros, le jeune homme tué lors d'une manifestation à Athènes, symbole de la Grèce du « Grexit », également isolés et humiliés. Il multiplie les questions politiques et sociales auxquelles il mêle ses propres interrogations pour finir par découvrir l'objet de sa quête : la poésie est le seul chemin. Autant d'aspects très intéressants quelque peu noyés dans un discours souvent verbeux et redondant. Malgré quelques très beaux moments, l'auteur n'a pas toujours réussi à transformer le plomb du réel en or poétique, peut-être parce qu'encore trop troublé par la disparition de l'ami et traducteur.

*Inflammation du verbe vivre* d'après Philoctète de Sophocle, images, son et montage Wajdi Mouawad, musiques Mickael Jon Fink ; avec Wajdi Mouawad, Dimitris Kranias. Au théâtre de Chaillot 31 mai et 1er juin 2016. Tel : 01 53 65 30 00. Durée : 2h20.

THÉÂTRE

## [CRITIQUE] CHAILLOT: WAJDI MOUAWAD S'ENFLAMME POUR LA GRÈCE -ET C'EST GÉNIAL

1 juin 2016 Par **Araso**

| 0 commentaires

J'aime 2

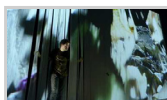
Tweeter

G+

TELECHARGER LE PDF

*La trilogie consacrée à Sophocle par Wajdi Mouawad se poursuit à Chaillot avec «Inflammation du Verbe Vivre» basé sur la légende de Philoctète. Après un «Ajax Cabaret» carrément ampoulé, ce second opus est une véritable claque, un hommage génial au peuple grec où un Wajdi errant déploie à nouveau la pleine puissance de son art. Brillantissime.*

★★★★★



Si vous tenez absolument (mais alors absolument!) à assister à la représentation d'une tragédie grecque qui de toute façon n'existe pas (voir ci-dessous): passez votre chemin, ce spectacle n'est pas pour vous. Vous claquerez violemment votre siège et vos talons et quitterez la salle frustrés parce que personne ne fera attention à vous. Pour les autres, il y a le génie de Wajdi Mouawad. Certes, il exige un certain lâcher-

prise, d'accepter comme l'auteur/narrateur/interprète de se perdre sur ces chemins de l'errance. C'est le prix à payer pour faire sens de ce chaos qu'est ce monde, en 2016. Et il n'y a pas vraiment d'autre façon.

Wajdi Mouawad est dans l'impasse: avec sa compagnie il doit continuer la trilogie entamée avec Sophocle. Mais très vite, avec l'histoire de Philoctète, il est face à un mur. Entre un auteur disparu et un texte inachevé -le poète Robert Davreu décède avant d'en achever la traduction, Wajdi peine à trouver comment travailler un texte qui n'existe pas. Sur le fond, il trouve l'histoire plaintive et larmoyante. Il a le sentiment d'une imposture. Il veut annuler.

Faire ce projet coûte que coûte sans tenir compte de ce que voulaient tous ces morts serait une trahison suprême, sans parler de l'impossible travail de mémoire pour les vivants. Et une question, assourdissante, qui le fait ployer: quelle est la clé de Philoctète? Qu'est-ce qui a fait que ce héros blessé et isolé a survécu dix ans, la colère au ventre et la mort pour seul horizon? Pourquoi n'a t'il pas mis fin à ses jours? Où a-t-il trouvé sa raison de vivre? Pour tenter de trouver des réponses, Wajdi Mouawad part en voyage sur l'Hadès, dans les pas d'Ulysse et de Philoctète. Il se trouve ainsi à errer entre la vie et la mort, et à chercher un sens sur les terres de la Grèce contemporaine.

Le dispositif scénique est fou: entre le film et le jeu, Wajdi Mouawad est seul en scène, aidé par deux assistants. Il entre et sort d'un écran fait de lattes souples, confondant video et théâtre. On retrouve Wajdi Mouawad survolté, certains jaunes rappellent «*Seuls*» bref: on est devant un grand Mouawad.

Il situe les origines de l'histoire à l'ère de Périclès, un peu avant «*Jesus Christ, ce performeur palestinien un peu déjanté*» quand un certain Sophocle prend un choc magistral en assistant à une représentation des «*Perses*» d'Eschyle, et décide de faire lui-même du théâtre. Des 120 pièces de Sophocle, 7 sont arrivées jusqu'à nous et Philoctète «*n'est vraiment pas sa meilleure*».

Au cours de sa quête initiatique sur le lien entre le mot et la création, Wajdi/Ulysse/Philoctète qui ne sait plus s'il est mort ou vivant erre dans l'Hadès, veut mourir, se retient, traverse un aéroport en ruines et trouve son guide en la personne d'un chauffeur de taxi. A Delphes, il ne trouve rien, dans la grotte de Philoctète, il ne trouve rien. Désespéré, il questionne les morts, dont une série d'adolescents, tous suicidés faute que l'on veuille bien les écouter: «*Quand le monde ancien tombe et que le monde nouveau ne s'est pas encore levé, commence le temps des monstres*». Comprendre le passé pour faire sens du présent. Porter aux vivants la parole de ces adolescents morts: voilà le projet que doit réaliser Wajdi. «*Ulysse est comme l'Allemagne: il a toujours raison*».

Emouvant, drôle, génial, choquant, dur, vrai, infiniment intelligent, sensible, juste. Le nombre de qualificatifs manque pour dire qu'il faut absolument voir ce spectacle qui continue de résonner, bien après.

Visuel © Pascal Gély



à partir du  
**26**  
Mai

**LE DERNIER JOUR DE SA VIE**

Théâtre National de Chaillot - Paris

# Wajdi Mouawad

## ***Auteur, directeur et héros de théâtre***

**L'écrivain metteur en scène libano-qubécois vient d'être nommé à la direction du théâtre de la Colline.** Au même moment il publie trois textes, dont l'un, *Inflammation du verbe vivre*, où il se représente lui-même errant parmi les disparus et à la recherche de ses raisons de vivre et d'écrire.

**I**l nous est familier depuis longtemps Libano-Québécois, Wajdi Mouawad a été découvert en France par le Festival des francophonies de Limoges il y a vingt ans. Il a participé à différents festivals d'Avignon. Ses pièces mises en scène par lui ont été constamment jouées à travers la France, à l'intérieur du système subventionné. D'autres artistes ont monté certaines d'entre elles. Stanislas Nordey a mis en scène *Incendies* à la Colline (et avait invité Mouawad à jouer dans sa mise en scène des *Justes* de Camus), Grégori Baquet a joué *Un obus dans le cœur* aux Déchargeurs. Mouawad, qui a noué de nombreux partenariats avec des structures françaises (surtout le Grand T à Nantes), est un récent habitant de Paris. Mais il nous devient encore plus proche en devenant le nouveau directeur du Théâtre national de la Colline, où il succède à Stéphane Braunschweig. Au même moment, il publie chez Actes Sud Papiers trois textes, dont l'un vient d'être créé à l'Odéon par Isabelle Huppert dans une mise en scène de Krzysztof Warlikowski. Oui,

il est totalement parmi nous, Mouawad.

**Avec lui, le théâtre de la Colline va changer.** C'était, à sa création par Jorge Lavelli, un lieu voué à la création contemporaine. Alain Francon et Stéphane Braunschweig, après lui, font entrer aussi une modernité apparue à la fin du XIXe siècle. Le communiqué du ministère de la Culture, annonçant l'arrivée de Mouawad à la Colline, indique une nouvelle orientation : *"Auteur, metteur en scène et comédien, Wajdi Mouawad puise dans la tragédie grecque pour questionner le monde d'aujourd'hui. Cette nomination d'un auteur vient affirmer le choix d'un théâtre du récit, lyrique, populaire et métissé. Wajdi Mouawad pose la question de la mémoire et de l'héritage à travers une œuvre théâtrale dont le drame se noue sur plusieurs continents. Son projet pour la Colline est à l'image de cet engagement et du trajet qui est le sien. Il fait le pari de réunir créateurs, auteurs et penseurs qui voudront révéler, notamment aux adolescents, la nature politique de l'écriture et la place fondamentale qu'elle peut*

*avoir dans la vie publique"*

De ce texte on peut déduire que le "théâtre du récit" pourrait l'emporter sur le théâtre purement dialogué et que le répertoire sera plus multiculturel, à l'image de Mouawad, Oriental qui, enfant, a fui les guerres du Liban et s'est installé en Occident (la France, puis, plus longuement, le Québec). On lit aussi qu'un comité d'écrivains et d'artistes se constituera autour de la personnalité de Mouawad et, enfin, que le jeune public fera partie des spectateurs auxquels s'adressera cette nouvelle Colline. L'Etat, sous Frédéric Mitterrand, avait fait disparaître le Théâtre de l'Est parisien où Catherine Anne s'adressait prioritairement aux enfants et adolescents. Sous Audrey Azoulay, il agrandit la mission d'un établissement où la jeunesse pourrait avoir un peu de place.

Tout, cependant, sera adapté au prisme de la personnalité du directeur. **Mouawad avance au gré de ses passions et de ses émotions.** On sait combien la guerre civile du Liban l'a marqué, blessé, hanté. C'est ce conflit qu'il

transfigure dans ses longues et amples tragédies. Il progresse par épisodes artistiques et par crises personnelles. Les trois textes qu'il publie reprennent tous des matériaux des tragédies antiques. Ainsi Mouawad prolonge-t-il ce qu'il avait entrepris, en s'inspirant de Sophocle, avec *Des femmes* en 2011 et *Des héros* en 2013 (on n'a pas oublié qu'en 2011, Bertrand Cantat avait dû quitter la troupe, Jean Louis Trintignant et bien d'autres personnalités n'admettant pas que le meurtrier de Marie Trintignant participe au festival d'Avignon après sa libération, un festival où Trintignant était lui-même présent). Les deux premiers de ces nouveaux textes confrontent l'hier et l'aujourd'hui, Mouawad étant allé enquêter à Athènes et donnant même, dans le dialogue, les noms de policiers grecs auteurs de graves bavures – au moment des protestations contre l'attitude de la Communauté et des banques européennes – et les noms de leurs victimes innocentes.

**La fusion de la tragédie antique et de la tragédie contemporaine, c'est l'attitude la plus évidente du Mouawad** de 2016. Mais ses textes permettent de voir d'autres déchirures et d'autres besoins de saluer des personnalités envers lesquelles il se sent redevable. Parmi celles-ci, il y a Warlikowski, qu'il présente comme un bon génie un peu oppressant. Il y a surtout le poète québécois Robert Davreu, mort avant d'avoir adapté les pièces de Sophocle que Mouawad voulait monter dans la version de cet ami (d'où l'obligation intime de les écrire lui-même). Ces saluts, il les fait dans les préfaces. Mais il se met lui-même en scène dans l'une des pièces, *Inflammation du verbe*



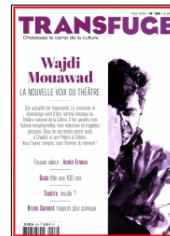
*vivre*. Il se représente comme "Wahid, la quarantaine, auteur et metteur en scène de théâtre", entouré de ses amis, d'animaux, d'objets, de héros antiques, de poètes et de dieux. En taxi, il part à la recherche de son ami Devreu, rencontre les dieux (tous tombés bien bas) et l'homme qu'il cherche. À la dernière scène, il retrouve le goût de vivre et comprend sa mission : "Réapprendre à parler, à inventer les mots nouveaux pour faire rire et pleurer morts et vivants".

Wajdi Mouawad n'est plus seulement auteur et directeur de théâtre. **Mais aussi héros de théâtre !**

Gilles Costaz

■ *Ajax Cabaret*, du 26 au 27/05  
 ■ *Inflammations du verbe vivre*, du 31/05 au 01/06  
 ■ *Les Larmes d'Œdipe*, du 2 au 3/06  
 ■ *La trilogie Le Dernier Jour de sa vie*, le 28/05  
 > Théâtre National de Chaillot,  
 1 place du Trocadero 75116 Paris,  
 01 53 65 30 00

■ *Une chienne, Les Larmes d'Œdipe, Inflammations du verbe vivre*  
 > Léméac / Actes Sud – Papiers



# Wajdi Mouawad

## LA NOUVELLE VOIX DU THÉÂTRE

Son actualité est foisonnante. Le romancier et dramaturge vient d'être nommé directeur du Théâtre national de la Colline. Il fait paraître trois fictions exceptionnelles, trois relectures de tragédies grecques. Deux de ses textes seront joués à Chaillot, et son *Phèdre* à l'Odéon. Vous l'aurez compris, c'est l'homme du moment !

Son actualité est foisonnante. **Wajdi Mouawad**, romancier et dramaturge prodige, vient d'être nommé à la tête du prestigieux Théâtre de la Colline. Il signe aussi trois fictions exceptionnelles, trois relectures de tragédies grecques : *Les Larmes d'Édipe*, *Inflammation du verbe vivre*, *Une chienne*. Notez que les deux premières, inspirées de Sophocle, seront jouées à Chaillot dans le spectacle *Le Dernier Jour de sa vie* dont il signe aussi la mise en scène, et que *La Chienne* est un des textes mis en scène actuellement au théâtre de l'Odéon par Warlikowski dans *Phèdre(s)*, et incarnés par Huppert. Bref, vous l'aurez compris, c'est l'homme du moment ! Et il nous tardait de le rencontrer pour refaire le monde... grec.

**INTRODUCTION ET PROPOS  
RECUEILLIS PAR ORIANE  
JEANCOURT GALIGNANI  
PHOTO THOMAS PIREL**



Il ne hausse la voix ni ne surjoue, mais Wajdi Mouawad habite sa parole. Peut-être parce que le romancier et dramaturge parle ce matin de ce qui hante son œuvre depuis le début : les textes antiques, la tragédie grecque, les mythes. Il est venu simplement avec son sac à dos chez son éditeur, se livrant pendant deux heures avec une concentration rare. Son visage rieur aux fines lunettes claires témoigne de nuits de travail. On l'aurait deviné depuis que l'on entend son nom enfler sur les scènes de Montréal, Paris, Avignon. Et désormais au théâtre de la Colline qu'il s'apprête à diriger : Mouawad écrit, travaille sans cesse.

On le découvrait il y a dix ans en lisant le quatuor du *Sang des promesses* qui nous projetait dans le conflit civil du Liban avec *Incendies*, ou dans les guerres européennes du XX<sup>e</sup> siècle avec *Forêts*. Il y eut ensuite son roman, *Anima*, où il

catastrophe sans la désirer ; terrible Déjanire des *Trachiniennes* qui tue son mari Hercule en l'aimant encore ; triste Électre qui demande le meurtre de sa mère par devoir ; troublante Antigone qui, en creusant la tombe de son frère, rencontre sa propre mort. Davreu a su revenir à la langue claire de Sophocle, faisant saillir l'ambiguïté de ses personnages, la tenace illusion de la grandeur, l'indifférence des dieux. Mouawad leur offrait une effrayante contemporanéité. Le spectacle est monté au Québec puis à Avignon, fait scandale : Bertrand Cantat, ami de Mouawad, signe le rock des chœurs, la presse se déchaine. Le dramaturge en sort meurtri. Deux ans plus tard, après *Œdipe roi* et *Ajax*, opus *Des héros*, Davreu meurt. Mouawad refuse une nouvelle traduction.

Là commence pour lui un autre travail, l'écrivain prend le pas sur le metteur en scène, il réécrit les deux dernières pièces, *Philoctète* et *Œdipe à Colone*, qui deviennent *Inflammation du verbe vivant* et *Les Larmes d'Œdipe*. L'occasion de dire le désarroi dans lequel le plonge ce cheminement auprès de Sophocle. Il se met en scène dans une errance qui le mène dans la Grèce d'aujourd'hui, au bord de la ruine, hantée par les chiens et les adolescents suicidaires. Philoctète, blessé, avait été abandonné par Ulysse sur une île. Mouawad vagabonde dans un pays plein de Philoctète qui hurlent, sans que personne ne les entende. *Œdipe à Colone*, pièce écrite par Sophocle à plus de quatre-vingts ans, était celle de l'apaisement. *Les Larmes d'Œdipe* suit aussi le vieil Œdipe aux yeux crevés, guidé par sa fille Antigone, à l'instant de sa mort. Mais la disparition du vieil Œdipe fait écho à la mort d'un adolescent, Alexandros, tué par la police grecque en 2008, au début des émeutes de la crise. Le mythe rejoint la situation politique immédiate, Mouawad enjambe vingt-cinq siècles et signe une pure tragédie où le vieux et le garçon de quinze ans disparaissent ensemble, dans un dernier geste d'amour. Ce matin, dans ce bureau d'Actes Sud, il ne nous parle que de ça, la possibilité de s'en sortir, au-delà de la violence.

« ————— »

## SOPHOCLE A DIX-SEPT ANS QUAND IL ASSISTE À UNE PREMIÈRE PIÈCE D'ESCHYLE, QUEL CHOC IL A DÛ AVOIR POUR DÉCIDER D'EN ÉCRIRE À SON TOUR !

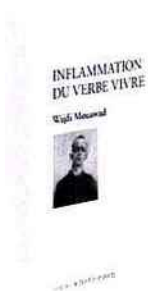
» —————

faisait preuve d'une audace narrative rare : suivant la trace d'un tueur en série, il choisissait le seul point de vue des animaux. Aujourd'hui, il revient aux sources : il signe trois fictions lyriques, dont deux d'entre elles, *Inflammation du verbe vivant* et *Les Larmes d'Œdipe*, sont inspirées des deux dernières pièces de Sophocle. La troisième, c'est son *Phèdre*, intitulé *Une chienne*. L'amante y devient une Libanaise humiliée par Thésée qui erre dans son propre pays, où l'on devine, « sous le parterre des fleurs, les ossements des enfants ». Dans chacun de ces textes, on retrouve une langue lyrique et tenue, un monde traversé par la violence qui tend vers la réconciliation. La douceur de la tragédie, c'est bien cela que nous offre ce Libanais chassé de Beyrouth par les bombes à huit ans, Français et Québécois d'adoption. Les textes inspirés de Sophocle, bientôt présentés à Chaillot, mais déjà publiés, sont l'aboutissement de cinq ans de travail. Au départ, l'idée était simple : le poète Robert Davreu devait retraduire les sept pièces qu'il nous reste de Sophocle, sept tragédies, des *Trachiniennes* à *Œdipe à Colone*. Et Mouawad devait les mettre en scène. Les deux hommes s'y emploient, un premier opus intitulé *Des femmes* est présenté en 2011 à Avignon. Ces femmes avancent vers la

**Pour monter Sophocle, vous avez regroupé son œuvre en trois moments : *Des femmes* (*Les Trachiniennes*, *Électre*, *Antigone*), *Des héros* (*Ajax*, *Œdipe roi*), *Des mourants* (*Philoctète*, *Œdipe à Colone*, devenus *Inflammation du verbe vivant* et *Les Larmes d'Œdipe*). Est-ce une manière de vous réapproprier son œuvre tragique ?**

Dans ces sept tragédies qui nous restent de Sophocle, il y a une narration très visible, c'est celle de la trilogie thébaine : *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone*. Il serait facile de les monter dans ce sens-là : on aurait une histoire avec un début, un milieu et une fin. Sauf que ce n'est pas du tout dans ce sens-là qu'elles ont été écrites, des années les séparent : on sait qu'il a d'abord écrit *Antigone*, puis *Œdipe roi* et enfin *Œdipe à Colone*, pièce-testament. En créant ce triptyque et ces

**INFLAMMATION  
DU VERBE VIVRE**  
Léméac-Actes Sud-Papiers  
64 p., 12 €





deux duos, je me suis libéré de la narration, pour retrouver un rapport d'écrivain avec ces pièces, comme si je l'écrivais moi-même, ce qui arrivera d'ailleurs pour les deux dernières. Je ne me suis jamais considéré comme un metteur en scène, ce qui m'intéresse, c'est l'écriture. Je voulais me mettre dans l'adolescence de Sophocle : il a dix-sept ans quand il assiste à une première pièce d'Eschyle, quel choc il a dû avoir pour décider d'en écrire à son tour ! D'ailleurs les premières pièces qu'on a de lui sont eschylennes. Puis il s'en émancipe. Ce qui m'intéressait, c'était de voir comment un auteur devient grand petit à petit...

**Vous parvenez à voir ça alors que l'on n'a que sept pièces de lui ?**

Oui. Si l'on prend les trois premières, *Les Trachiniennes*, *Ajax* et *Antigone*, il tue le personnage principal au milieu de la pièce. Or, ce qu'il réussit avec *Antigone*, et ce à quoi il n'arrive pas dans les deux premières, c'est la fin de la pièce. Dans *Les Trachiniennes*, une fois que Déjanire meurt, cela ne nous intéresse plus. Pourquoi la tuer ? Pour une raison évidente, il n'y avait qu'un comédien pour jouer Déjanire et Héraclite. Lorsque Déjanire meurt, la nourrice vient en scène pour raconter sa mort, le temps que le comédien change de costume. C'est interminable. La même chose se présente dans *Ajax*. Mais dans *Antigone*, il fait de Créon le personnage qui traverse la pièce, ce qui fait que lorsque Antigone meurt, Créon continue à être le fil narratif et affectif. Là, Sophocle écrit une pièce révolutionnaire. C'est le théâtre qui le fait avancer, le travail au plateau, pas la théorie. Pour bien le comprendre, il faut lire ses pièces dans le lieu où elles ont été jouées, à Athènes, dans le théâtre en ruines aux pieds du Parthénon. Vous vous tenez dans le lieu où Sophocle a eu le trac. Il faut imaginer la ville d'Athènes assise, quarante mille personnes, face au spectacle qui va commencer, qui ne se joue qu'une fois. Quand vous lisez les pièces, il n'arrête pas de faire référence au paysage, à telle colline que vous avez devant vous, et aux remparts que les spectateurs voyaient. Il me fallait aller là, je n'ai voulu lire aucun théoricien de Sophocle, je voulais voir comment, au plateau, les choses surgissent.

**Vous avez incorporé la situation politique grecque dans *Les Larmes d'Edipe*, pourquoi replacer Sophocle dans la Grèce d'aujourd'hui ?**

Au départ, je n'avais pas cette intention-là. C'est la mort de Robert Davreu qui a bouleversé les choses. Robert meurt sans avoir fini les traductions. Je fais une réunion avec mon équipe, et je leur dis qu'il n'y a aucun sens à prendre une autre traduction. Est-ce qu'on peut annuler les représentations ? L'équipe me dit : tu es auteur, écris-les ! L'équipe se fie à *Ajax* : bien

que Robert l'ait traduite, j'en ai fait une version extrêmement libre, je l'ai adaptée, fragmentée pour raconter ce que nous avons vécu lors de la création des *Femmes*, et du tollé qu'avait suscité la présence de Bertrand Cantat dans ce spectacle. Et comment ce tollé, au-delà des questions de

«

**POUR BIEN COMPRENDRE SOPHOCLE,  
IL FAUT LIRE SES PIÈCES DANS LE LIEU  
OÙ ELLES ONT ÉTÉ JOUÉES, À ATHÈNES,  
DANS LE THÉÂTRE EN RUINES  
AUX PIEDS DU PARTHÉNON.**

»

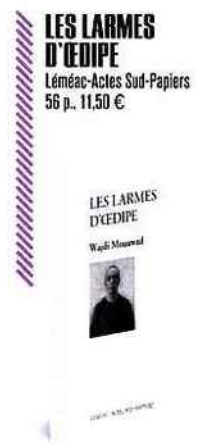
morale, remettait en cause le principe que cet homme avait fait sa peine et pouvait, en théorie, reprendre une vie normale. Le mouvement d'opinion était d'une violence folle, et me ramenait à ce qu'Héraclite disait aux Grecs : oui, c'est bien la démocratie, mais vous allez devoir gérer l'opinion, et ça, bonne chance !

**Vous refaites appel à lui pour la mise en scène des *Mourants à Chaillot*. Avez-vous peur que le scandale se renouvelle ?**

Non, pas du tout. Nous savions à l'époque que dans deux ou trois ans, un écho de cette histoire se ferait. Et c'est ce qui s'est passé, il a fait un disque, suivi d'une tournée, et il n'y a pas eu de problèmes. C'est sûr qu'il restera toujours clivant sur un plateau, mais cela n'a rien à voir avec ce qu'on a vécu. Ce qui nous a sauvés, c'est que tout de suite après, il y a eu l'affaire Dominique Strauss-Kahn.

**Vous êtes bien un des rares à avoir été sauvé par Dominique Strauss-Kahn !!**

Oui, parce que tout d'un coup, les médias ont couru de ce côté-là et on ne parlait plus de nous, mais d'un autre homme qui chute. Ça m'avait beaucoup intéressé, cette idée de la grandeur qui chute, cette idée que toute chose qui éclot crée une ombre portée. Regardez (il prend une tasse), elle a une ombre (il la fait tomber), ce qui était dans l'ombre apparaît dans la lumière. On pourrait dire la même chose de l'Europe, elle a été adorée pendant des siècles, et au xx<sup>e</sup> siècle, l'ombre est apparue, elle peut être détestée aujourd'hui. Lorsque la grandeur chute, la frustration qui poussait dans l'ombre s'exprime. *Ajax*, c'est ça. C'était le plus grand des héros après





«

## CONTRAIREMENT À SHAKESPEARE ET COMME SOPHOCLE, JE N'ARRIVE PAS À CRÉER DES RÔLES DE MÉCHANT.

»

Achille, et il chute, par sa faute. J'ai fait donc une adaptation théâtrale, *Ajax cabaret*, qui évoque cette chute d'un grand. A ce moment-là, j'ai suivi de près la chute de Goldman Sachs et je me suis rendu compte que ce n'était pas la même chose : il n'y avait pas de naïveté dans Goldman Sachs. Bertrand et DSK sont inexcusables, mais il y a quelque chose de l'enfance dans leurs histoires respectives : la glotonnerie sexuelle pour le dernier par exemple. On sera plus violent envers Bertrand ou DSK qu'envers Goldman Sachs. Pourtant Goldman Sachs est plus révoltant, c'est une injustice qui a touché des millions de gens, d'autant plus violente que personne n'a été puni. On les a même renfloués !

**Vous pourriez écrire sur ce genre d'affaire, de système impuni ?**

Non, parce que je n'arrive pas à créer des rôles de méchants.

**Votre personnage de tortionnaire, Abou Tarek, dans *Incendies* n'est vraiment pas un tendre !**

Non, mais ce n'est pas un méchant. C'est pas Iago. C'est ce qui m'intéresse aussi dans le théâtre de Sophocle, il n'y a aucun méchant. Il y a des hommes qui se trompent, gravement, il y a des hommes qui s'entêtent dans leurs erreurs, mais il n'y a pas de méchant. Comme dans Tchekhov, on les aime tous. Shakespeare lui, a des méchants qui vont au-delà de tout.

**Et Créon, dans *Antigone*, n'exerce-t-il pas un pouvoir méchant ?**

À travers le Créon d'*Antigone*, Sophocle pose une question fondamentale : il faut bien des hommes pour diriger les hommes, mais comment fait-on pour aider les hommes à avoir le pouvoir alors qu'on sait que le pouvoir corrompt ? Le pouvoir, c'est comme une prise électrique, on sait qu'on va être électrocuté, mais il faut que quelqu'un y mette les doigts. On ne peut pas donner le pouvoir législatif, exécutif et religieux à un seul homme, nous dit-il dans cette pièce, sinon le danger arrive, incarné par Créon. Antigone appelle à la séparation des pouvoirs, et en fait une démonstration sublime :

Créon édicte une loi dans laquelle il est impliqué personnellement, mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est ce que cette loi va le prendre au piège et le contraindre à tuer celle qu'il a élevée comme sa fille. Je n'arrive pas à détester Créon.

**C'est une ambiguïté qui est propre à Sophocle. Créon, chez Anouilh, devient un être abject. Vous reconnaissez-vous dans cette ambiguïté-là ?**

Oui. À l'heure où la conscience du désenchantement du monde devient de plus en plus grande, il y a une forme d'adolescence chez Sophocle que j'aime : il voit arriver l'âge adulte en comprenant que le monde qui l'attend sera antinomique à toute joie. On le voit bien dans le rapport aux dieux exprimé dans les chœurs : il faut continuer à respecter les dieux, nous dit-il, bien qu'on ne les comprenne pas, bien que ce soit souvent les justes qui périssent et les injustes qui triomphent. Et puis les dieux disparaissent. Dans *Électre*, on passe dans le monde de la vengeance pure. J'aime beaucoup l'endroit de Sophocle qui n'est pas radical, qui n'est ni celui d'Euripide ni celui d'Eschyle, où la désillusion porte aussi une compassion.

**Vous luttez aussi contre la mélancolie de Sophocle, puisque dans votre version d'*Œdipe à Colone* qui se termine sur la colère du personnage, vous accordez à Œdipe une mort lumineuse...**

Car je crois à la réconciliation entre les hommes. Je ne fais aucun effort pour y croire, c'est ma manière d'être au monde. C'est pour cela que je n'arrive pas à écrire de personnages méchants. Et ça n'a rien à voir avec ce mot qu'on me colle parfois de « rédemption » ! Il n'y a que le Christ qui puisse être rédempteur. Non, chez moi, il n'y a que des hommes. Ce qu'on cherche, homme ou bête, c'est une chose très simple : une clé, un os enterré quelque part. Cette simplicité est au cœur de ce qui me touche. Lorsque j'écris la mort d'Œdipe, je ne peux pas m'empêcher de lui faire dire quelque chose de simple à sa fille, « ton père t'aime ».

**Il y a une pièce que vous n'aimez pas, c'est *Philoctète*...**

Non, Philoctète se plaint sans cesse, jusqu'à la fin. J'aime pas trop le chagrin, ni les personnages qui ressassent. La scène qui me plaît le plus, c'est celle entre Ulysse et Néoptolème, où Ulysse lui dit : soit tu es un salaud et tu sauves ton peuple, soit tu restes pur, mais tu entraînes ton peuple à la défaite. C'est vachement vicieux !

**Vous publiez aussi *Une chienne*, adaptation de *Phèdre*. Avez-vous pensé à Sophocle en l'écrivant ?**

J'aime faire des liens. J'ai commencé par lire l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et puis Eschyle, Sophocle, Euripide et j'ai vu les liens. Pendant longtemps, l'Asie, et la terre d'en face, qui n'avait pas

UNE CHIENNE  
Éméac-Actes Sud-Papiers  
14 p., 11,50 €

UNE CHIENNE  
Éméac-Actes Sud





encore de nom, n'ont pas arrêté de s'enlever des femmes. Europe et Hélène sont les plus connues, mais il n'y a pas qu'elles. Ce rapport-là, de l'enlèvement du féminin, a été une chose cruciale de ma compréhension de ces tragédies. Les Grecs disent une chose : oui la vérité, mais pas trop vite. Dans *Œdipe Roi*, Sophocle n'arrête pas de dire à Œdipe, doucement, doucement. Ce qui amène Œdipe à se crever les yeux, ce n'est pas la vérité : quelqu'un se serait assis et lui aurait expliqué tranquillement les faits, il ne se serait pas crevé les yeux. Le matin il se lève, il est roi de Thèbes, le soir, il se couche il est parricide et incestueux ! J'ai alors compris pourquoi l'oracle était dit souvent sous forme d'énigme. « Connais-toi toi-même » n'est pas une invitation à la psychanalyse, cela signifie « connais ta mesure » : pas trop humble, les dieux détestent la déchéance de soi-même, mais pas de prétention non plus. C'est dur. Ulysse était aimé des dieux parce qu'on l'appelait le « mesuré ». Il connaissait ses limites, sur le bateau, face aux sirènes, il dit « attachez-moi ! » Ajax n'aurait pas dit « attachez-moi ! » Pour comprendre la vérité, il faut aller voir un sage. Mais pas un philosophe, pas quelqu'un qui aime la sagesse, un homme sage, un Tirésias. Et il vous distillait la vérité. La meilleure image, c'est le labyrinthe. L'oracle est un labyrinthe dans lequel vous pénétrez et dans lequel il y a un monstre, la vérité. Pour l'affronter, il faut être un héros et tenir un fil. Celui qui entre sans fil, et sans savoir ce qu'il va affronter va être dévoré. Je me suis toujours méfié des gens qui disent « je suis incapable de mentir ». Ce sont des gens dangereux, qui ignorent qu'il y a un temps pour la vérité.

#### Phèdre, qu'incarne-t-elle pour vous ?

Pas une héroïne française. Lorsque Krzysztof (Warlikowski) m'a proposé d'écrire un *Phèdre*, j'étais au Liban, j'ai eu envie de la déraciner, au sens théâtral, de l'enlever à Racine.

#### Vous ne vous sentez pas très familier de Racine ?

Pas très. La forme m'est très rébarbative, l'alexandrin. J'ai regardé sur Internet la mise en scène de Chéreau. C'est beau, c'est grand, c'est français. Je suis incapable de faire ça. Il y a quelque chose dans cette forme, et dans le milieu du théâtre français, qui a fait du *Phèdre* de Racine le diamant pur du théâtre français. Mais *Phèdre* est asiatique, libanaise ! Narrativement, *Phèdre* est une immigrée, et même une réfugiée : Thésée est chassé d'Athènes.

#### Pourquoi y faire dialoguer la Vierge et Aphrodite ?

J'ai voulu faire parler les deux divinités parfaites de part et d'autre de cette faille qu'est le Christ. Comme je suis chrétien maronite, je suis grec par la chrétienté, mais asiatique. Mettre

ces deux divinités ensemble, et même les faire coucher ensemble, c'était revendiquer une très grande légitimité à parler de tout ça. Je ne suis pas européen, mais je le suis par saint Paul. C'est une façon de rêver les choses, et de m'autoriser à raconter cette histoire de *Phèdre* réfugiée, un pont entre Orient et Occident.

#### Phèdre, c'est une affaire de passion intérieure, d'introspection, et vous, vous en faites une affaire mondiale, politique. Pourquoi ?

Je ne suis pas le premier. Sarah Kane l'adapte aussi comme ça. *Phèdre* est tout de même la femme du roi. C'est une histoire privée qui fait trembler le pouvoir. Si elle n'était pas la femme du grand Thésée, aimer son beau-fils n'aurait pas été un problème. Là, le problème, c'est l'humiliation du pouvoir. J'essaie toujours de penser comment nos histoires privées sont liées à l'histoire du monde. Je ne peux pas m'empêcher de penser que normalement, là, je devrais être au Liban, je devrais parler arabe. C'est une anomalie pour moi de parler le français. Pourquoi j'ai vécu au Québec, pourquoi sommes-nous là à parler ensemble, pourquoi j'ai rencontré ma

«  
JE NE SUIS PAS  
UN MÉLANCOLIQUE.  
»

compagne, pourquoi mes enfants sont nés ? Parce qu'il y a eu une guerre civile au Liban. Je suis dans une déviation qui n'appelle aucune mélancolie, aucun ressassement. Mais lorsque je regarde ma fille, je me dis, quel miracle ! Je suis Christophe Colomb, je voulais trouver l'Inde, j'ai trouvé l'Amérique ! Nécessairement, tout ça apparaît dans ce que j'écris.

#### Vous avez écrit préférer placer vos pièces dans le passé, parce que le présent « annule le mythe, la fiction, oblige au documentaire ». Qu'entendez-vous par là ?

Je voulais traduire par là une difficulté à écrire les choses telles qu'elles sont. Je ne veux pas être renvoyé dans le sociologique ou le psychologique, visions partielles des choses. J'ai trop subi l'éclatement du monde pour avoir besoin de créer des spectacles diffractés. J'ai besoin de cohérence, c'est pour cela que je raconte des histoires du côté du mythe : il manque à mon monde un début, un milieu et une fin. La narration est pour moi un engagement au-delà du politique, c'est une très grande résistance aux lectures qu'on nous propose du monde.

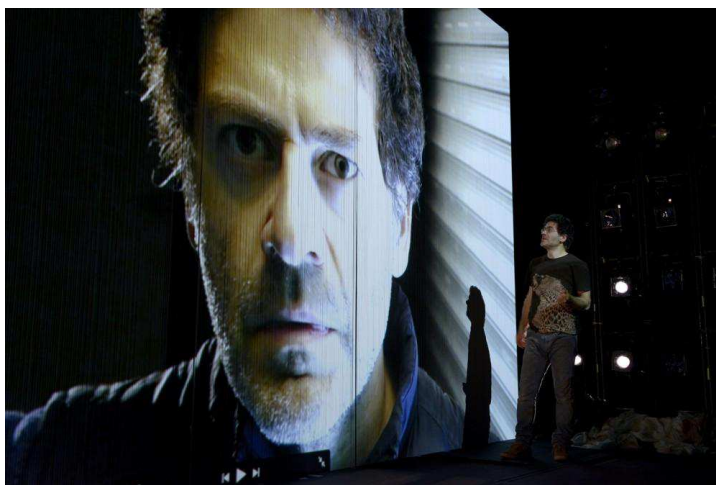
#### À NOTER :

Le *Dernier Jour de sa vie* (Ajax cabaret, *Inflammation du verbe vivre*, *Les Larmes d'Œdipe*) sera joué au théâtre de Chaillot du 26 mai au 3 juin.

*Phèdre(s)* (d'après J. M. Coetzee, Sarah Kane et Wajdi Mouawad) mis en scène par Krzysztof Warlikowski sera joué au théâtre de l'Odéon jusqu'au 13 mai.

# Les hauts et les bas tragiques de Wajdi Mouawad à Chaillot

PHILIPPE CHEVILLEY - LES ECHOS | LE 31/05/2016



Hasard du calendrier, « Le Dernier Jour de sa vie », la trilogie qui clôt l'intégrale Sophocle de Wajdi Mouawad (sept pièces au total) est présentée à Paris, à Chaillot, moins de deux mois après la nomination du poète-metteur en scène à la tête du Théâtre national de la Colline. L'occasion de juger de la qualité de ses derniers spectacles. On est sorti, avouons-le, mitigé de sept heures de représentation. Il faut dire que cette trilogie « Des mourants » a été conçue dans des conditions particulières. Wajdi Mouawad a perdu la cheville ouvrière de son projet et un ami, le poète Robert Davreu, traducteur des pièces, et a dû se réapproprier l'écriture. En résulte une valse tragique aux temps fêlés, mêlant avec plus ou moins de bonheur passé et présent, universel et intime.

« Ajax cabaret », qui ouvre la trilogie, et « Les Larmes d'OEdipe », qui la clôt, nous ont laissé perplexes. Surtout le cabaret, évoquant en un fatras scénique la colère d'Ajax, son massacre et son suicide. Au cours de « numéros » qui font le plus souvent un flop, présentés par un microchoeur technologique (une télé, une radio, un smartphone...), le héros peinturluré côtoie les fantômes de la guerre d'Algérie, des conflits libanais et israélo-palestinien... On cherche désespérément un sens à ce mini-barnum énervé. « Les Larmes d'OEdipe » est d'une autre trempe. Dans une esthétique minimale - un théâtre d'ombres sur fond de ciel embrasé -, Wajdi Mouawad réinvente « OEdipe à Colone ». Le jeu, sobre, est porté par trois acteurs investis, dont l'étonnant Jérôme Billy, qui ponctue la pièce de ses beaux chants lyriques. Las, la tentative de Wajdi Mouawad pour faire le lien entre la mort d'OEdipe à Athènes et celle du jeune manifestant grec de quinze ans, tué par la police en 2008, tourne court. Trop artificielle et alambiquée.

## Visite aux enfers

Heureusement, il y a cette pièce centrale, « Inflammation du verbe vivre », une variation sur « Philoctète », où Wajdi raconte « sa » crise : perte d'un ami, perte de foi dans son travail et dans ses idéaux. Pendant deux heures vingt, il nous offre un « road play », mi-film, mi-théâtre, émouvant et drôle. Jouant avec malice de ses entrées et sorties dans l'écran, il nous emmène sur les lieux mêmes des tragédies de Sophocle puis carrément en enfer. Là aussi percent les clameurs de la crise grecque mais avec pertinence. Dire pardon à la jeunesse pour le monde qu'on lui laisse; se reconstruire avec la poésie, le peu d'humanité qui reste... En conjuguant ainsi le « verbe vivre », Wajdi Mouawad retrouve son théâtre. On l'attend de pied ferme à la Colline.

par Wajdi Mouawad. Paris, Théâtre national de Chaillot. Jusqu'au 3 juin. (01 53 65 30 00).

@pchevilley

## « Inflammation du verbe vivre », de Wajdi Mouawad – Et lire, encore, et encore, ce théâtre essentiel !

les-8-plumes, publié le 20/05/2016 à 06:00 , mis à jour à 22:03:28

Davreu, le poète traducteur avec lequel il travaillait. Que peut faire le dramaturge orphelin?

Suivant le conseil de proches, il part au pays de Sophocle – s'agit-il d'un voyage au pays des morts, d'un rêve, d'un suicide?

Là commence l'aspect onirique de la traversée.

Un homme part, en quête. En quête de quoi.

Enfant né en colère il a grandi, mais il est toujours celui qui cherche sa raison de vivre et, lorsqu'elle lui échappe, il fuit, il cherche – sait-on vraiment ce qui guide lorsque tout va mal – pourtant il se rend disponible aux rencontres, écoute, suit la direction montrée par la main tendue.

Ainsi, comme dans un conte, et à l'instar d'Ulysse, il part « *demander conseil au monde des morts, (...) entreprendre le plus terrifiant des voyages qu'un mortel puisse faire au cours de sa vie* » : au royaume des morts de notre temps, un Hadès bien misérable, avec des dieux déchus. La frontière entre le monde des vivants et celui des morts est bien mince, on peut être mort chez les vivants et voir clair au contact des morts.

Il est question de désir inassouvi, de conjuguer le verbe vivre.

Il est question de poésie, de façon aussi fondamentale que l'appel de Baudelaire, vous savez – Enivrez-vous, de vin, de POESIE à votre guise, mais enivrez-vous... Je pense aussi au si merveilleux titre d'un recueil de Nâzım Hikmet, « De l'espoir à vous faire pleurer de rage »...

Avec Mouawad, les chiens, les chaussures parlent, l'oracle existe et on peut le questionner. Avec Mouawad, il convient d'abandonner les soucis immédiats, car c'est à un questionnement premier qu'il nous convoque, c'est à une dimension poétique essentielle qu'il nous conduit, transfigurant les faux-semblants, évacuant les mauvais fantômes voleurs de vie. Pour comprendre ce qui est chimère et parvenir au miracle de la petite chose si simple que Wahid ne l'avait jamais vue. Pour vivre, vivre!

La langue est belle, une langue à lire, des mots à mettre en bouche. Parabole, conte, on est le temps de la lecture et après, bien après, sous un effet bienfaisant, réconciliateur de vie.

J'ai adoré. Wahid est-il Wajdi ? Wajdi Mouawad a-t-il eu tous ces doutes ? La réponse trouvée au désarroi est à la mesure du talent plein d'humanité de l'écrivain



*(...) Le désir du vrai est né chez les Athéniens et, de ce désir, l'amour, un amour qui s'est appelé philosophie, qui lui-même a fait naître le plus surprenant enfant que l'Occident ait vu paraître sous son soleil, un enfant mystérieux, un enfant joyeux comme la lumière, féroce comme la pierre, un miroir incarné dans un lieu ouvert vers le ciel, tourné vers la mer, où l'humain pouvait contempler sa douleur et celle de son époque, un endroit d'où l'on voit : le théâtre!*

### Véronique Poirson

Wajdi Mouawad présente cette pièce, avec « Ajax cabaret » et « Les larmes d'Œdipe » au théâtre national de Chaillot, du 26 mai au 3 juin. Les textes sont disponibles chez Actes Sud et peuvent parfaitement se lire de façon tout à fait indépendante des représentations. D'ailleurs, la première fois que j'avais écrit, j'avais titré : « Temps », de Wajdi Mouawad : et lire le théâtre ! »

<http://blogs.la-tribune.fr/les-8-plumes/2012/03/24/%C2%AB-temps-%C2%BB-de-wajdi-mouawad-et-lire-le-theatre/>

## Inflammation du verbe vivre d'après Philoctète de Sophocle

par Corinne Denailles

### quête de poésie



Après le premier volet de la trilogie *Le Dernier jour de sa vie*, voici *Inflammation du verbe vivre*. Le décès du traducteur Robert Davreu qui travaillait sur le projet a bouleversé Mouawad au point de ne pouvoir le poursuivre tel qu'il était initialement prévu. Le résultat sera finalement un film interactif, hommage au disparu, réalisé par le metteur en scène qui aurait peut-être dû déléguer la prise de son et le montage. Malgré une qualité cinématographique médiocre et une longueur excessive, cette quête de Philoctète aux côtés de Wajdi Mouawad ne manque pas de poésie et d'une étrangeté magnétique.

Le préambule en forme de discours aux morts ne manque pas d'humour, toujours frotté à la tragiédie. Une occasion d'évoquer la Grèce du siècle de Périclès, la naissance de la démocratie, de la tragiédie, du théâtre, miroir des hommes. Après ce préambule, Mouawad traverse l'écran pour s'embarquer en Grèce, à la recherche des Anciens. Il arrive dans un aéroport abandonné, une voix lui indique qu'un taxi l'attend qui l'emmènera au bord de la mer, dans des ruines habitées par des chiens errants. C'est Ulysée aux Enfers de Cocteau sans Maria Casarès et sans la mise remobilisée par un taxi. L'ambiance est assez réussie, telle cette scène de noyade : alors que le personnage se débat dans les eaux tumultueuses, à trois reprises, au fur et à mesure qu'il perd pied, s'intercale brusquement une scène nocturne silencieuse où l'on voit une barque glisser sur l'Échéron qui vient réceptionner le futur noyé. Très belle image du destin en marche. Nous voilà donc aux Enfers à la recherche de Philoctète.

Philoctète était un compagnon d'Ulysse que celui-ci a abandonné sans scrupules sur une île à cause d'une plaie pestilentielle inguérissable. Il y restera dix ans. Mais Ulysse, apprenant qu'il ne gagnera pas la bataille de Troie sans l'arc d'Héraclès que détient Philoctète, lui envoie un adolescent, Néoptolème, fils d'Achille, chargé de récupérer l'arme par la ruse. Mais le jeune homme se prend d'amitié pour Philoctète et ne pouvant le trahir, lui avoue la ruse. Finalement Ulysse le convainc et Philoctète donne son arc. Mouawad établit un parallèle entre Philoctète de la Grèce antique et Alexandros, le jeune homme tué lors d'une manifestation à Athènes, symbole de la Grèce du « Grexit », également isolés et humiliés. Il multiplie les questions politiques et sociales auxquelles il mêle ses propres interrogations pour finir par découvrir l'objet de sa quête : la poésie est le seul chemin. Autant d'aspects très intéressants quelque peu noyés dans un discours souvent verbeux et redondant. Malgré quelques très beaux moments, l'auteur n'a pas toujours réussi à transformer le plomb du réel en or poétique, peut-être parce qu'encore trop troublé par la disparition de l'ami et traducteur.

*Inflammation du verbe vivre* d'après Philoctète de Sophocle, images, son et montage Wajdi Mouawad, musiques Mickael Jon Fink ; avec Wajdi Mouawad, Dimitris Kranias. Au théâtre de Chaillot 31 mai et 1er juin 2016. Tel : 01 53 65 30 00. Durée : 2h20.